

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année — N^o 365

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
24 Octobre 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

DETECTIVE

LA FIN DU CAUCHEMAR

Le corps de Nicole Marescot vient d'être découvert, mais le crime de Socley est plus atroce encore qu'on ne l'imaginait. Le monstre a coupé en morceaux sa petite victime.

Pages 2 et 3, la pathétique enquête de notre envoyé spécial à Chaumont, Marcel MONTARRON



16929

LA FIN DU

Chaumont (de notre envoyé spécial).

L'AFFREUX cauchemar a pris fin. Six mois après la disparition de la petite Nicole Marescot, le doute obsédant et cruel qui entourait l'énigme de Chaumont s'est déchiré.

Six mois après. Jour pour jour. Heure pour heure.

C'est le 18 avril, à trois heures et demie, qu'une gracieuse et blonde fillette de cinq ans était enlevée en plein jour, au domicile de ses parents.

C'est le 18 octobre, à trois heures et demie, qu'un laboureur, quittant un instant le sillon où peinaient ses bêtes, découvrait à la

Le trait noir indique le chemin suivi par Socley, tel qu'on peut le reconstituer d'après les témoins qui ont vu Socley d'abord accompagné de la petite Nicole (Percin, Geoffroy, Richard, Simonot), puis par ceux qui l'ont vu seul (Mme Camus et les gardes). Le trait pointillé indique le trajet pendant lequel Socley n'a pas été rencontré, tel qu'on peut le reconstituer, depuis la découverte du petit cadavre.



C'est sur la lisière du bois Labbé qu'avait été enseveli, sous des pierres et de la mousse, le corps de la petite Nicole Marescot.

lisière du bois voisin, enfouis sous des pierres, les restes de l'enfant disparue.

De la joyeuse fillette aux boucles blondes, il ne restait qu'un petit squelette, qu'un crâne défoncé où adhéraient encore quelques cheveux décolorés, qu'un lambeau d'étoffe rouge, qu'un morceau de peigne brisé...

Dans ce lugubre lindeuil de terre, de racines et de pierres, où la pauvre petite Nicole avait été ensevelie, des bêtes carnassières — des rats, croit-on — avaient, en déchiquetant la petite morte, rendu plus horrible encore l'image torturante de son destin.

Ainsi, cette atroce histoire s'achève, non pas par un coup de théâtre qui eût bouleversé toutes les données de l'énigme, mais par la solution qui n'était, hélas, que trop prévisible et trop logique.

Une fillette de cinq ans avait été enlevée et n'avait point reparu. On l'avait vue, tenue à la main par un dévoyé qui n'en était pas à sa première tentative puisque, déjà, il avait été surpris entraînant d'autres fillettes.

Si ces enfants-là avaient échappé au tragique destin de la pauvre Nicole, il était logique, sinon certain, que la petite Marescot n'était plus vivante, qu'elle gisait quelque part dans ces forêts, dans ces bois, dans ces ravins qui forment autour de Chaumont comme un étrange labyrinthe de verdure.

Et pourtant, aussi longtemps que le frère petit corps serait resté introuvable, un doute aurait subsisté, une lueur d'espoir plus harcelante que consolante serait demeurée dans le cœur douloureux des malheureux parents comme dans l'esprit de tous ceux qui avaient uni leurs efforts pour élucider l'angoissant mystère.

On se souvient de Soleilland. On se souvient mieux encore du vampire de Dusseldorf. Enchaînés, ces monstres, ces ogres de la légende maudite, avouaient leurs forfaits.

Socley, jusqu'ici, serre les dents et n'avoue pas. On comprenait son attitude lorsque le faisceau des charges accumulées contre lui ne réunissait que des déclarations de témoins assurant l'avoir vu avec Nicole et que le poids de son lourd passé de perversi et de réclusionnaire.

Les mois passaient. Au-dessus des sentiers qu'il avait suivis, l'automne jaunissait les feuilles, et l'hiver, bientôt, allait sans doute effacer jusqu'aux dernières traces de la petite victime.

Et voici que, soudain, comme si, pour la mort la plus cachée, pour le crime le plus secret, une chance était toujours accordée aux vivants, voici que, soudain, un homme, un jour, lâche un instant sa charrue, se dirige vers la lugubre tombe, comme poussé par quelque appel de l'au-delà, aperçoit un lambeau d'étoffe et découvre, sous des pierres, le pauvre squelette.

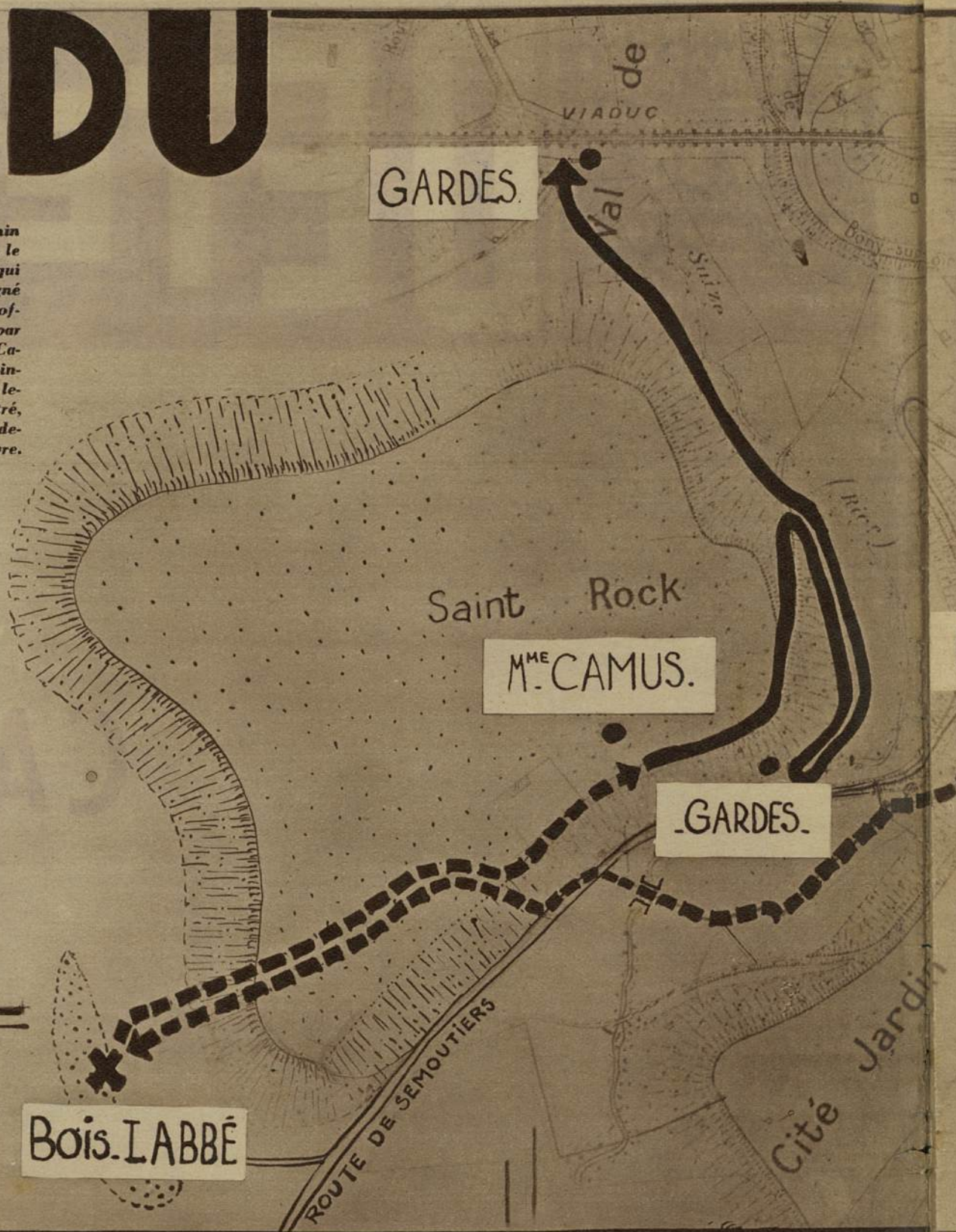
Va-t-on tout savoir ?

Mais Socley nie encore.

L'écho de la tragique découverte a retenti dans tous les cœurs comme un triste écho de délivrance. Dans le cruel malheur qui avait frappé un foyer, mieux valait une certitude qu'une torturante attente.

Cette certitude est établie : ce sont bien les restes de la petite Nicole Marescot qui ont été découverts l'autre jour, au pied du chêne.

Un père douloureux a pu s'incliner, di-



manche, devant une petite caisse fleurie de blancs chrysanthèmes, en songeant :

—Voilà ce qu'un monstre a fait de mon enfant.

Mais, si l'on écarte ces images poignantes d'un grand drame, il faut en revenir au duel qui va maintenant s'engager entre un inculpé que tout accuse et qui nie, et la justice.

Il faut en revenir à ce point d'interrogation toujours posé : qu'a fait Socley de l'enfant qu'il avait ravie, avant de la coucher sous des pierres et des mousses ?

On pensait bien, l'autre jour, que la brusque révélation de la découverte des restes de la petite victime opérerait le choc favorable aux aveux.

M'est-il permis de dire qu'on y mit un peu trop de hâte ? Sans doute, il est de règle de conduire un inculpé sur les lieux d'un drame, de le confronter avec le cadavre de la victime pour épier sur les traits du prévenu ses réactions, ses tics, ses émotions secrètes. Pour Socley, on fit mieux. On lui cacha le but de son extraction. On lui cacha la découverte qui venait d'être faite la veille.

Mais Socley, qui n'est pas un sot, ne devait-il pas songer qu'il y avait « du nouveau » en s'apercevant que la voiture des



Dans un frêle cercueil, on va transporter à l'hôpital les restes de la petite martyre.



Le malheureux père vient de s'incliner, à la morgue, devant la dépouille de son enfant.

gendarmes le conduisait, non au Palais de Justice, mais vers le viaduc, vers ces bois, vers cette vallée de la Suize où tant de recherches passionnées étaient restées vaines.

On le fit descendre de la voiture. On l'entraîna vers la combe de la Belle-Jeannette. Il resta là une demi-heure face à la macabre cachette. Des curieux, qui connaissaient la nouvelle, stationnaient déjà sur la lisière du bois. En cette demi-heure d'attente — on attendait les magistrats du Parquet — Socley comprit. Les cris de mort qui, d'ordinaire, saluaient son passage, au cours de ses déplacements de la prison à l'instruction, se faisaient plus véhéments. Les gendarmes devaient le protéger contre la fureur publique. Dès cette minute, il avait compris, et il se préparait à résister à l'assaut qui allait lui être livré. Lorsque juge et procureur arrivèrent, Socley avait fait provision d'énergie, et, comme une bête qui a vu le danger et qui se raidit pour se défendre, attendait, affreusement calme.

Ce fut pourtant une rude épreuve. On le fit se pencher vers la petite squelette :

— Voyez votre œuvre, fit le procureur.

— Je ne sais pas pourquoi on s'entête à m'accuser, répondit Socley.

— Allons ! ne niez plus. Soulagez votre conscience. Regardez-moi, bien en face, Socley.

— Vous ne m'intimiderez pas. Je ne me laisserai pas couper le cou pour vous faire plaisir.

On ne put rien en tirer d'autre que des insolences à l'égard des médecins experts qui avaient procédé, à la prison de Bourgen-Bresse, à son examen mental et qui avaient conclu à sa responsabilité.

— C'est une honte, dit-il. Je les ai vus trois fois en tout, et deux minutes.

On le fit remonter en voiture. De nouveaux cris de mort s'élevèrent. La mise en scène n'avait pas donné le résultat espéré.

J'ai vu, l'autre jour, dans un film américain, un juge d'instruction qui, interrogé un inculpé, jouait distraitement avec son coupe-papier, parlait de choses sans importance, abondait dans le sens de la défense et qui, soudain, sortait de son tiroir le gant du prévenu trouvé sur les lieux du drame. L'effet de la surprise était si vif, que l'inculpé, perdant son sang-froid, lâchait l'aveu de son crime. Socley, conduit à l'instruction comme à l'ordinaire, interrogé sur des détails, et mis tout à coup, brutalement, en présence du petit corset de l'enfant tuée, eût-il aussi bien tenu le choc ?

Rien ne permet, avec un tel être, d'imaginer ce qui se serait passé.

Il y eut pourtant une seconde où l'on crut qu'il allait parler. A cette seconde-là, Socley, terriblement pâle, présentait ce signe bien connu des policiers et qu'ils ont surnommé « le signe de la pomme d'Adam ».

On comprend ce que cela veut dire : l'émotion a desséché le palais de l'inculpé. Privé de salive, il respire avec peine. C'est comme un étou qui lui tord la gorge. Sous la peau, on voit monter la glotte. Tous ceux qui ont assisté à de longs interrogatoires connaissent ce signe, précurseur des aveux.

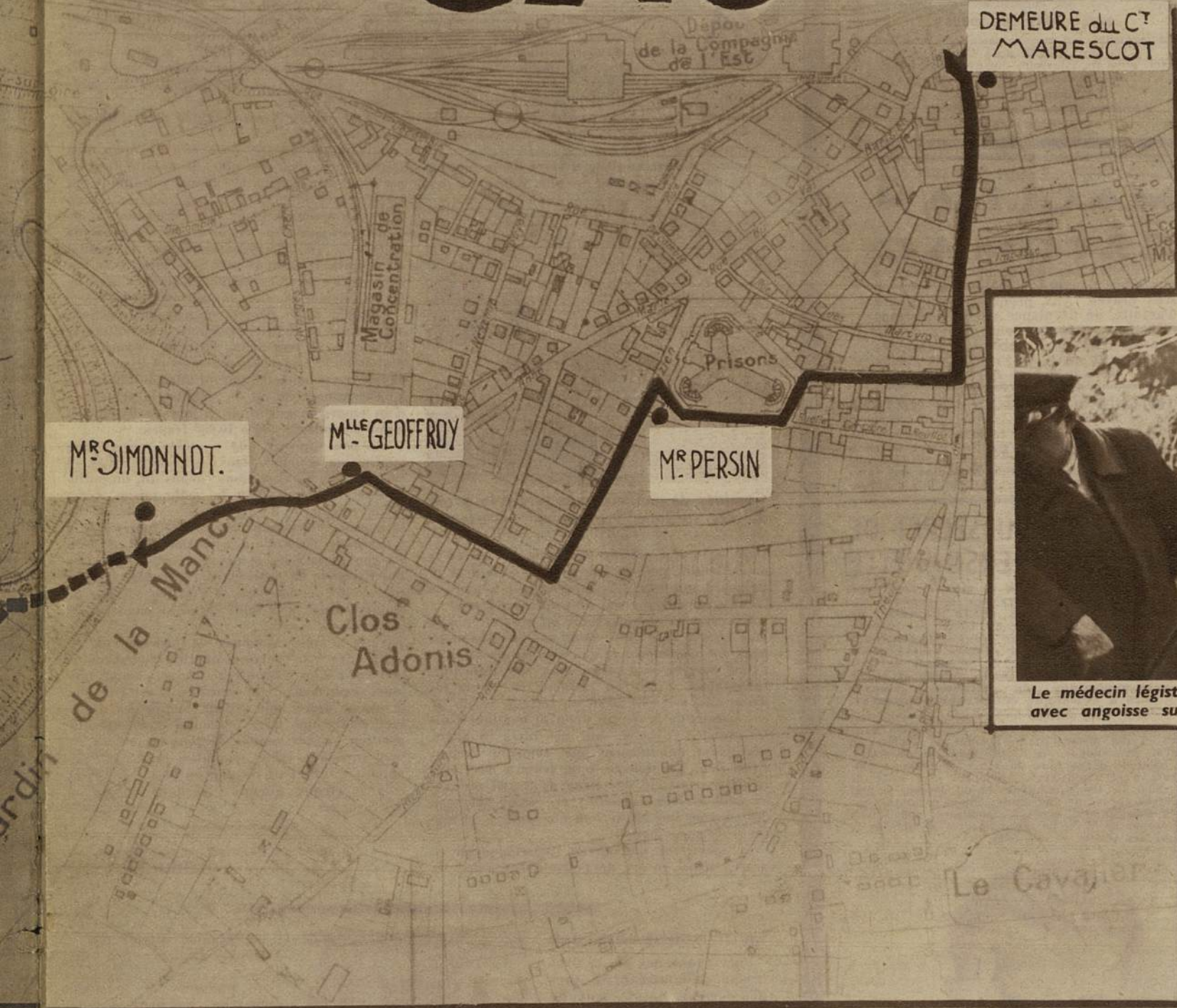
Mais Socley se ressaisit et, comme un nageur qui, ayant perdu pied, revient à la surface, surmonta sa défaillance passagère.

Et maintenant, que saura-t-on ?

Si Socley n'avoue pas — et rien jusqu'ici ne laisse prévoir qu'il changera d'attitude — réussira-t-on, avec les données actuelles du problème, à reconstituer toutes les phases du drame ?

On possédait, jusqu'ici, comme éléments d'accusation, deux sortes de témoignages : ceux qui jalonnaient la ligne de départ de Socley et de l'enfant (témoignages Percin,

CAUCHEMAR



tude, sous la pluie qui tombait, la scène était plus poignante encore.

Ainsi, c'était là, sous ces pierres, sous cette mousse, que la riieuse fillette avait terminé sa brève existence, c'était là que sans doute le monstre avait accompli son horrible forfait.

— Mais comment, finis-je par demander, a-t-elle pu, sans crier, suivre docilement et aussi longtemps Socley ?

— Ma pauvre petite Nicole avait entendu parler, par sa sœur aînée, des bois qui entourent Chaumont, et elle répétait sans cesse, je m'en souviens encore : « Papa, quand ira-t-on voir les fleurs de la forêt ? » Le commandant parla encore.



Le médecin légiste et les magistrats de Chaumont se penchent avec angoisse sur le squelette à demi rongé de la fillette.

Il me disait la gentillesse de l'enfant perdue, son gai babillage, sa grâce.

— Je l'emmenais moi-même souvent en promenade. Elle marchait d'un bon pas avec ses petites jambes.

Il évoquait aussi la journée tragique, la brusque découverte du rapt, les recherches aussitôt organisées pour découvrir l'enfant vivante, les battues dans la nuit et la terrible angoisse d'un homme, d'un chef qui, devant ses soldats, se raidissait, mais qui, dans l'ombre, laissait crier son cœur de père :

— Nicole ! Nicole !

Et l'écho, dans les ténèbres, ne savait que répéter le tendre prénom.

Vers deux heures du matin, cette nuit-là, on interrompit les battues. Dououreux, le commandant Marescot n'avait osé avouer à sa femme que l'enfant n'avait pas été retrouvée, que l'espoir de la rencontrer vivante, déjà, s'éloignait... Il dut jouer la comédie, dire qu'on était sur ses traces, et accepter le petit manteau de fillette qu'une mère angoissée lui tendait...

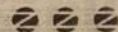
— Elle doit être si transie, la pauvre enfant, disait la mère.

Mme Marescot attendait à cette époque un autre enfant. Le bébé est venu au monde il y a quelque temps. Vingt-quatre heures après, il mourait. Tant d'émotion, tant de tortures, n'avaient pas permis à une mère de remplacer l'enfant perdue.

— Socley a commis deux crimes, dit le commandant.

Puis il s'éloigna pour masquer sa douleur. Je songeais, à cette minute, à l'éternelle et émouvante légende du petit Chaperon Rouge.

Il y a six mois, un jour d'avril, une fillette aux boucles blondes avait suivi, pour ne plus revenir, le loup enragé de désirs pervers, qui l'avait conduite vers les sentiers fleuris où naissait le printemps...



Mais ce qu'il y avait de plus tragique, de plus horrible dans la mort de la malheureuse petite Nicole n'avait pas encore été dit, au moment où je prenais congé du commandant Marescot.

C'est le lendemain qu'on devait apprendre le résultat de l'autopsie pratiquée par le docteur Paul sur le petit squelette de la fillette.

Résultat terrifiant dans son horreur : selon le célèbre médecin légiste, Nicole Marescot avait eu la tête broyée, vivante, puis aurait été dépeçée.

L'affaissement du crâne que l'on avait, tout d'abord, attribué à l'écrasement de la grosse pierre trouvée sur les lieux de l'ensevelissement, aurait été provoqué par un instrument contondant. La fillette vivait encore lorsque le coup lui fut porté.

Le docteur Paul constata encore que tous les os au-dessous du bassin manquaient. D'ailleurs, ni les bas, ni les chaussures de l'enfant n'avaient été retrouvés.

On croyait qu'ils avaient été arrachés et déchiquetés par des bêtes carnassières. Mais la colonne vertébrale aurait été déviée. Pour le docteur Paul, l'enfant a été sectionnée en deux.

Où ? Comment ? Le cauchemar a pris fin, mais l'instruction commence.

Marcel MONTARRON.

Geoffroy, Richard et Simonot) ; d'autre part, les témoignages qui permettaient de retrouver la présence du ravisseur sur les chemins probables du retour.

Mais, entre ces deux éléments, il manquait le lieu du crime, le point d'arrivée de la tragique promenade, l'emplacement de la lugubre tombe où avait été enfouie la fillette.

Le lieu de l'enfouissement est aujourd'hui connu.

Il se trouve, à vol d'oiseau, à cinq cents mètres de la passerelle qui enjambe la Suize ; à cinq cents mètres, en coupant le bois de Saint-Roch, de la route de Semoutiers ; à une heure vingt, au pas d'homme, du lieu du rapt.

Le rapt a eu lieu à 15 h. 30. Socley et l'enfant ont été aperçus pour la dernière fois par le témoin Simonot, à 16 heures.

Socley a été revu seul, pour la première fois, par Mme Camus, sur le chemin de la chapelle Saint-Roch (c'est-à-dire à peu près à quatre cents mètres du lieu tragique où ont été retrouvés les restes de l'enfant), à 17 h. 20.

Il a été revu enfin, toujours seul, près du viaduc, à 18 h. 20 (témoignages des deux gardes mobiles qui participaient aux battues).

Soit un battement de près de trois heures, entre l'heure du rapt et celle du retour de Socley, alors qu'on peut parcourir aisément ce circuit en moins de deux heures. C'est plus qu'il n'en faut, on le voit, pour soutenir que Socley, sans se presser et pourtant on doit imaginer qu'il hâta le pas au retour, a pu aller de la rue du Val-Barisien à la combe de la Belle-Jeannette et revenir, dans l'horaire connu, près du viaduc où, le soir, les deux gardes le rencontrèrent.

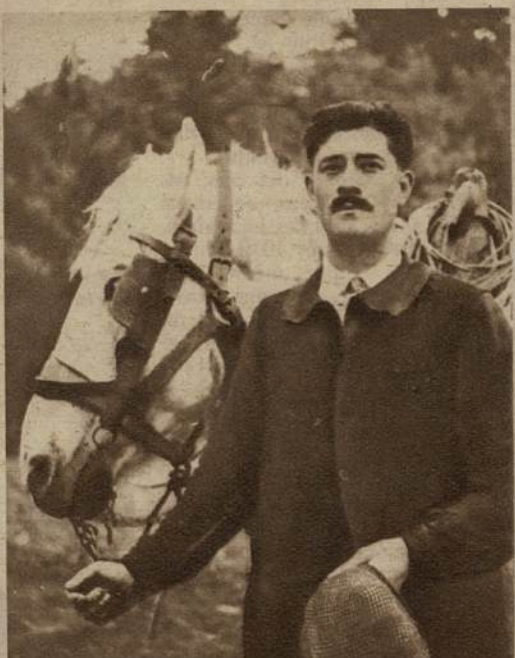
Il reste maintenant à établir le tracé précis de cet itinéraire ; ici, deux thèses s'opposent.

Celle du Parquet et celle de la partie civile (car il est à peu près certain que la famille Marescot se portera partie civile au procès).

Je vais exposer ici ces deux thèses. Nos lecteurs jugeront.

M. Normand, juge d'instruction, ne croit pas que tout le chemin fut parcouru en une seule fois. Il divise le drame en deux phases : le rapt et le crime pendant le jour ; l'ensevelissement du cadavre pendant la nuit.

Selon ce distingué magistrat, Socley aurait commis son forfait dès qu'il eut quitté la ville, c'est-à-dire dans le bois qui des-



Le cultivateur Montfils qui, six mois après le rapt, découvrit la cachette tragique.

cent vers la vallée de la Suize. C'est là, on s'en souvient, que *Détective*, dans son désir d'aider la justice, avait fait procéder à des fouilles qui ont duré plusieurs jours. Nous ne pensions pas, à ce moment, que Socley aurait couru le risque de traverser la Suize, l'enfant à la main, et de pénétrer à découvert sur la route de Semoutiers. C'est toujours l'avis du juge, qui estime que le transfert du petit cadavre eut lieu pendant la nuit.

Socley, ayant caché le corps de la petite Nicole sous des feuilles, serait sorti vers trois heures du matin, alors que les battues s'étaient écartées de Chaumont, et aurait transporté, jusqu'à la lisière du bois Labbé, l'enfant inerte, puis serait revenu avant le retour du jour à sa chambre de la rue du Val-Barisien.

La propriétaire de Socley, certes, ne l'a pas entendu sortir cette nuit-là, mais des expériences ont été faites : on pouvait sortir de la chambre de Socley sans être entendu.

Pourtant, Socley, qui connaissait le retentissement provoqué par la disparition de la petite Nicole, qui avait vu le déploiement exceptionnel de gens de toutes sor-

tes attachés à la recherche de la fillette, aurait-il osé revenir rechercher le petit cadavre, alors que partout l'alarme avait été donnée ?

Cela n'est guère dans la coutume des criminels qui, leur coup fait, se terrent dans leur repaire.

La thèse du commandant Marescot semble, au contraire, accorder à la logique une plus grande part. Cette thèse, le commandant Marescot, qui m'a renouvelé l'expression de sa reconnaissance pour les efforts que *Détective* a tentés, cette thèse, dis-je, le père infortuné a bien voulu me l'exposer, et a désiré me montrer sur place l'itinéraire que, selon lui, le ravisseur de sa fillette aurait suivi.

C'était l'autre matin : une petite pluie fine et glacée noyait le ciel et les rouilles de l'automne. Nous marchions, le commandant en tête, suivi de son beau-frère, M. Labouret. Et, peut-être, nos pas s'inscrivaient sur les traces effacées de la pauvre Nicole et du criminel.

Nous traversâmes la vallée de la Suize, et nous rejoignîmes, sur la route de Semoutiers, cette cabane de cantonnier où, il y a six mois, les chiens de Paul Rochat nous avaient conduits. Nous remontâmes ensuite par un sentier mal tracé, mais suffisamment praticable pour une fillette de cinq ans, jusqu'au chemin forestier qui conduit jusqu'à la chapelle de Saint-Roch. De cette crête, on apercevait de l'autre côté la combe de la Belle-Jeannette et la lisière du bois Labbé.

— C'est là-bas, murmura le commandant, les larmes aux yeux.

Tête nue, la gorge contractée, le commandant Marescot regardait le trou tragique. Et, par un autre sentier qui serpentait sous les branches et que garnissait un doux tapis de feuilles humides et jaunies, nous descendîmes vers la combe où la charrue avait creusé ses lourds sillons. La combe était déserte, mais c'était là que, l'autre jour, le fermier Montfils avait arrêté ses chevaux pour aller cueillir des champignons ; c'était à quelques pas, à la lisière d'un bois, qu'il avait découvert la triste tombe de l'enfant.

Nous nous approchâmes...

Tête nue, la gorge contractée, le commandant Marescot regardait le trou tragique.

Je l'avais vu la veille, à la morgue, s'incliner devant le petit cercueil fleuri. J'avais assisté aussi au long pèlerinage de la population chaumontaise, venue fleurir l'endroit où sans doute une petite croix conservera bientôt le souvenir de la petite martyre ; mais, cette fois, dans cette soli-

L'ANNEAU MYSTÉRIEUX
10 F 10 F

**le SUCCÈS...
et la FORCE...**
seront avec vous, si vous le portez

Ce superbe bijou façon vieux argent, enrichi d'une gemme à votre couleur et gravé selon votre signe de naissance vous sera envoyé pour 10 francs, avec une étude gratuite de votre vie.

Ceci pour les 1.000 premières demandes seulement et dans un but humanitaire.

N'envoyez pas d'argent d'avance, car cet envoi fait à l'essai ne vous engage en rien.

Indiquer sexe et date de naissance et joindre un papier marquant le tour du doigt.

ASTROZODIAL Serv. T
64, rue Auguste-Comte, LYON

CECI INTERESSE TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 10.204 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herboristes.

Broch. 10.209 : Classes secondaires complètes ; Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 10.211 : Carrières administratives.

Broch. 10.218 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 10.221 : Emplois réservés.

Broch. 10.226 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 10.232 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 10.238 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 10.241 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, esperanto. — Tourisme.

Broch. 10.249 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 10.252 : Marine marchande.

Broch. 10.257 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 10.260 : Arts du Dessin : cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, lignes de mode, anatomie, artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats.

Broch. 10.268 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première-main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 10.272 : Journalisme — secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 10.275 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 10.283 : Carrières coloniales.

Broch. 10.287 : L'Art d'écrire.

Broch. 10.292 : Carrières féminines.

Broch. 10.297 : Pour les enfants débilés.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DETECTIVES - REPORTERS

Cours par correspondance (prix modérés). Pour renseignements, écrire 19, rue Gérard, Paris (9^e).

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaille, diplôme, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sam. et dim.

16 fr. BONNE MONTRE
25 Extra plate

En Chromé inaltérable... 19 frs
Bracelet forme ronde, homme ou dame... 25 frs
forme allongée homme ou dame 32 frs
Ene. cont. remb. Echange admis
Entretien gratuit, garanti 5 ans

E.V. LYND Morteau
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette
Métro Cadet. Ouvert aussi le Samedi après-midi

LA BENZINE JEANNE D'ARC

DÉTACHE TOUT
SANS LAISSER
NI ODEUR
NI AURÉOLE

GROS-NETTOYANTS BUNLIER-
NEUILLY SEINE



C. LOUIS VIGNON LA CONCEPTION LIBRE ou la procréation consciente

Enfin, grâce à la science, la femme devient maîtresse de sa destinée puisqu'il est prouvé que vingt-quatre jours par mois la conception est impossible.

QUELS SONT CES JOURS ?

Une révélation qui apporte sécurité, joie et harmonie sexuelle dans l'union.

Envoi fermé de l'ouvrage illustré contre mandat ou recouvrement de 12 francs.

LIBRAIRIE SAPIENS

4, Impasse Sainte-Léonie — PARIS-14^e
C. C. Paris 1776-36

LA POUDRE MACLÉAN POUR VOTRE ESTOMAC

N'oubliez pas que de bénins maux d'estomac peuvent, à la longue, devenir très graves. Aux premiers symptômes d'acidité, de flatulence ou de digestions difficiles, procurez-vous, chez votre pharmacien, un flacon de Poudre Macléan au prix de Frs 9,— le flacon et Frs 14,85 le double flacon.

CLINIQUE des VOIES URINAIRES
12 Bd. de Strasbourg, Paris. - Consult. de 10 à 12 h., de 15 à 20 h. et à domicile. Soins par Docteur lui-même.

VOIES URINAIRES Traitement moderne par électricité et vaccins. Goutte militaire, Syphilis, Maladies des femmes. Traitement médical sans opération. Prix modérés.

RÉVÉLATION DU SECRET DE L'INFLUENCE PERSONNELLE

Méthode simple que tout le monde peut employer pour développer les puissances du magnétisme personnel, de la mémoire, de la concentration et de la force de volonté ainsi que pour corriger les habitudes indésirables au moyen de la science merveilleuse de la suggestion. Livre de 80 pages qui décrit en détail cette méthode unique et étude psycho-analytique du caractère envoyés GRATUITS à quiconque écrira immédiatement.

« La peur, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est responsable de la moitié des échecs, des tristesses et des misères de ce monde », déclare un éminent psychologue, le Prof. Elmer E. Knowles. « L'habitude de se faire du souci, continue le professeur, s'est rapidement développée par suite de la tension des temps modernes et est devenue le plus dangereux ennemi de l'humanité ; elle mine les plus robustes constitutions, aggrave les meilleures dispositions et supprime de la vie de ses malheureuses victimes la plupart des chants et des rêves. »



D. C. Houlding.

« Mais, dit le Prof. Knowles, il existe contre ces perfides désavantages un remède certain que chacun peut employer dans l'intimité de son propre intérieur ». Son nouveau livre : « La Clé du Développement des Forces Intérieures », qui vient d'être édité pour une distribution gratuite, décrit une méthode simple et garantie pour surmonter l'impression d'infériorité, la timidité, l'ignorance de soi, le manque de sociabilité et la sensation de malaise devant des personnes étrangères.

Elle explique comment ces sérieux désavantages peuvent être remplacés par la confiance en soi, la volonté et la force de caractère ; comment le magnétisme personnel, l'influence personnelle, le charme physique et mental ainsi que la mémoire et la concentration peuvent être facilement acquis.

M. D. C. Houlding écrit : « Votre inspiration a fait de moi un homme nouveau, ma puissance de concentration et mon contrôle de moi-même s'étant extraordinairement améliorés. Vous m'avez donné la confiance en moi et m'avez permis d'exercer une notable influence sur les autres. Depuis peu, mes succès ont été aussi remarquables que j'en avais eu auparavant mes échecs. » Ce livre, distribué gratuitement, contient de nombreuses reproductions photographiques montrant comment ces forces invisibles sont employées dans le monde entier et comment des milliers de personnes ont développé certaines puissances de la possession desquelles elles étaient loin de se douter. La distribution gratuite a été confiée à une grande institution de Bruxelles et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

En plus du livre gratuit, il sera également envoyé, à toute personne qui écrira immédiatement une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

Je veux le pouvoir de l'esprit,
La force et la puissance dans mon regard.
Veuillez lire mon caractère
Et envoyez-moi votre livre.

Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle) et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION, S. A. (Dept. 3161-S), rue de Londres, 18, Bruxelles, Belgique. Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de Fr. 1,50.

N. B. — Psychology Foundation est une maison d'édition établie depuis de nombreuses années. Elle s'est fait d'innombrables amis par la distribution de livres utiles et de brochures traitant de questions psychologiques et mentales. Plus de 40 professeurs d'université ont contribué à ses éditions et tous les ouvrages pour lesquels un prix est fixé sont vendus avec une garantie de satisfaction ou de remboursement.

POUR TOUS

LA MORT DES USURIERS

À début de la guerre de 1914, le délit d'usure fut supprimé. Des considérations d'ordre économique expliquaient, sans les justifier entièrement, cette mesure qui choquait la morale et l'équité.

Vingt ans ont passé depuis, et l'expérience a démontré que, dans la tourbe qui n'a cessé de croître à notre époque, les usuriers méritaient une place de choix.

Leur industrie consiste à vivre de la misère, à l'aggraver, à accorder le plus fallacieux des



Combien de malheureuses furent la proie de ces sordides "prêteurs" à usure !

secours, le plus précaire des appuis, à tendre la main, tandis que, de l'autre, ils dissimulent le poignard qui leur servira à frapper à mort la victime imprudente qui s'est adressée à eux.

Récemment comparaisait en correctionnelle une femme âgée de soixante ans qui n'avait jamais été condamnée et qui, chargée de famille, s'était trouvée aux prises avec des difficultés redoutables. Pour son malheur et sur la foi d'une annonce, elle avait eu recours à l'un de ces oiseaux de proie qui tiennent boutique dans les grandes villes et, sous des titres ronflants, pratiquent impunément leur coupable métier. Prise dans l'engrenage, cette femme, dont tout le passé avait été une ligne droite de probité, en était arrivée au délit ; elle avait détourné des sommes qui lui avaient été confiées, et elle fut sévèrement punie.

Le spectateur qui suivait impartialement ce procès, banal en soi, ne pouvait s'empêcher de

penser que, dans le box des détenus, aux côtés de l'inculpée, le plus coupable aurait dû s'asseoir. L'usurier qui, par la pression renouvelée de ses exigences grandissantes, avait acculé une honnête femme au déshonneur, portait incontestablement la responsabilité la plus lourde dans les agissements malhonnêtes sanctionnés par le Tribunal, et, cependant, ce coupable échappait à la loi.

Par décret du 8 août 1935, le délit d'usure a été rétabli.

« ...Lorsqu'un prêt aura été fait à un taux effectif dépassant de plus de moitié le taux moyen pratiqué dans les mêmes conditions par des prêteurs de bonne foi, les perceptions excessives seront imputées de plein droit sur les intérêts normaux alors échus et sur le capital de la créance. Si la créance est éteinte en capital et intérêts, le prêteur sera condamné à la restitution des sommes indûment perçues avec intérêts du jour où elles lui auront été payées. »

L'article 2 du décret contient les sanctions applicables au délit : en dehors des restitutions auxquelles il sera tenu, l'usurier comparaitra devant le Tribunal correctionnel et il sera condamné à une amende pouvant aller de 100 francs à 5.000 francs ; en cas de récidive, la peine sera d'un emprisonnement de 6 jours à 6 mois et d'une amende de 500 à 10.000 francs.

On peut prévoir que ce texte recevra une application étendue. Dans les grandes villes, et surtout à Paris, c'est, nous l'avons dit, un pullulement d'officines de la seule raison d'être est ce sale trafic d'argent, cette exploitation de la misère. Nous avons, à maintes reprises, il y a des mois, demandé à la Section financière du Parquet de la Seine et aux organismes similaires des Parquets de province de redoubler d'attention contre les usuriers. Il n'est pas difficile de les démasquer, à la seule lecture d'annonces de publicité.

Notre courrier témoigne de l'existence de ce péril : c'est par centaines que les victimes nous écrivent ; elles s'adressent à nous, comme toujours, trop tard. C'est pourquoi il est bon que le récent décret qui a pour but de les protéger reçoive une large audience, que cette disposition en soit connue de tous et que, grâce à un effort généralisé, on aboutisse enfin à un résultat qu'on a trop longtemps attendu : la mort des usuriers.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE

La maison du bourreau

Aux avantages de sa profession de bourreau, M. Anatole Deibler ajoute ceux de propriétaire. Il possède, à Paris, plusieurs bâtisses, dont un grand immeuble de six étages, situé 54, rue de la Convention. Ce bel immeuble est construit en briques rouges, comme il se doit, avec fenêtres... à guillotine (c'est la stricte réalité).

Mais, depuis dix ans, M. Deibler est continuellement en procès avec ses locataires. Déjà, en janvier 1929, sur la foi d'un rapport médical qui le disait atteint d'une grave maladie de cœur, il tenta de faire expulser une veuve de guerre dont il voulait occuper le logement. Notre bourreau national fut débouté et cela lui coûta près de 20.000 francs. Jadis, il n'en eût pas été ainsi, car l'exécuteur des hautes œuvres était obligé de résider hors de la ville, dans une maison isolée et maudite, que beaucoup de passants évitaient au prix d'un long détour.

Les 10 % de M. Deibler

Le fameux décret-loi des « dix pour cent » a doublement frappé M. Deibler ; d'une part, en tant que « fonctionnaire » ; d'autre part, en tant que propriétaire. Aussi a-t-il refusé toute diminution aux cinq commerçants qui occupent le rez-de-chaussée de son immeuble de la rue de la Convention : un cordonnier, un coiffeur, un mercier, un bougnat et un boucher.

Déjà, le cordonnier, le coiffeur et le mercier ont plaidé et ont obtenu gain de cause. Quant au boucher, il s'est arrangé à l'amiable avec le bourreau ; entre « confrères », si l'on peut dire. Mais le bougnat, M. Mayne, est encore en plein procès. Le 18 octobre, les deux parties se sont affrontées à l'audience. M^r Astorg représente les intérêts de l'homme rouge et ne veut rien rabattre des 8.000 francs de l'ancien loyer.



Le grand immeuble n° 54, de la rue de la Convention...



...appartient à M. Deibler, propriétaire intransigeant.



Le gardien Vallet refuse d'encaisser tous les coups.

M. Mayne, atteint par la crise des affaires, offre 5.000 francs.

A huitaine, le président Laperche tranchera le différend.

La "chambre d'amour"

Le surveillant Vallet est décidé à ne pas supporter tous les péchés d'Israël.

Il reconnaît bien sa complaisance, les facilités qu'il donnait aux couples pour se retrouver dans « la chambre d'amour » de la « Souricière », mais il affirme que ces rencontres étaient parfaitement correctes et que, en sa présence, il ne s'est jamais rien passé de convenable.

Parbleu ! Il n'eût manqué que le surveillant se transformât en voyeur !

Contre les bourreaux d'enfants

Mardi soir, 29 octobre, à 20 h. 30, salle Wagram, 39, avenue de Wagram, au Club du Faubourg, sous la présidence de M. le Président Dullin, M. Joseph Python, avocat à la Cour, ouvrira un débat *Contre les Bourreaux d'Enfants*, avec intervention par Mme Yvonne Netter, avocate à la Cour. Et mise en accusation de *La Justice en Rose*, accusé Géo London, qui sera présent.

La ronde tragique

A la suite de la publication de l'article intitulé *La Ronde tragique*, nous avons reçu de M. Julien Jean, demeurant à Bordeaux, 19, rue Carpentière, une lettre où celui-ci nous informe qu'après avoir été maintenu par erreur, vingt-quatre heures, à la disposition de la justice, il a été relâché.

Nous enregistrons volontiers qu'il ne reste rien des soupçons portés contre M. Julien Jean et sa compagne, dont l'honorabilité est entière et qui sont définitivement mis hors de cause.

PETITES CAUSES



LE DERNIER TANGO

Il s'en est fallu de peu que Carlo, le beau Carlo, soit envoyé au bagne. La plainte de la jeune Mireille risquait de le faire embarquer sur le *Martinière* pour le voyage sans retour. Mireille avait connu Carlo au bal-musette, à Villemonble. La petite sténo-dactylo ne sut pas résister au charme du Napolitain. Ceillades langoureuses, pression des doigts, toute la technique sentimentale que Carlo, Napolitain fait sur mesure, possédait d'instinct, eurent raison d'une résistance qui, sans doute, ne demandait qu'à faiblir. Mais jusqu'où ? Tout est question de mesure. Et Carlo, disait Mireille, l'avait hardiment, outrageusement passée. Pour tout dire, il l'avait violée, dans les bois, après le dernier tango. (Cela s'était passé le 18 juin 1935.) Mireille avait, en pleurant, raconté l'histoire à une voisine.

— Et, surtout, n'en parlez pas à maman. La voisine, l'ayant promis, s'empressa, bien entendu, de rapporter la confidence. La mère de Mireille entreprit de confesser sa fille. Nouvelle crise de larmes, suivie du récit circonstancié de l'attentat. Dans une clairière, bordée d'un taillis touffu, Carlo s'était jeté sur Mireille, l'avait terrassée... Et puis, pour consoler la pauvre, il lui avait dit : — Ne crains rien. S'il arrive quelque chose, je me marierai avec toi... Seulement, dans les jours qui suivirent, Carlo avait paru se détacher de la jeune fille. Il l'évitait, visiblement. Mireille, folle de peur, se croyait enceinte. Elle avertit la voisine. Une plainte fut portée. Quand les gendarmes demandèrent à Carlo des explications, il commença par mentir. — Mireille ? Je ne lui ai jamais manqué de respect. — Ton emploi du temps, le 18 juin ?

Il donna un alibi, qui fut reconnu faux. Le juge d'instruction, alors, le fit arrêter. Dans le cabinet du magistrat, confrontation décisive. Carlo, revenant sur ses dénégations premières, avoua, mais avec des réserves : — J'ai commencé par essayer de tirer sa culotte de soie, mais elle a achevé de la baisser. — Vous ne l'avez pas prise de force ? interrogea le juge, M. Matifas. CARLO. — Elle disait « non » des lèvres ; mais elle acceptait mes caresses et elle n'a rien fait pour m'empêcher. LE JUGE. — Eh bien !... Mireille ?... MIREILLE. — Je me suis laissée faire... parce que je l'aimais. La poursuite pour viol s'effondrait. Carlo obtint sa mise en liberté provisoire. Mais le Parquet retint contre lui l'outrage public à la pudeur, la clairière du bois de Villemonble étant considérée comme accessible à tous. Et voici Carlo devant la 12^e Chambre correctionnelle. Mireille est citée comme témoin ; sa mère, opulente matrone, l'accompagne. Elle en veut à Carlo, lui jette un regard qui n'est pas précisément indulgent. LA MÈRE. — Je lui demande d'aller faire le don Juan en Italie (sic). CARLO (très poliment, au tribunal). — Elle est fâchée contre moi, parce qu'elle voulait me faire épouser d'abord l'aînée de ses filles et puis la cadette... On apprend ainsi qu'il y eut une première idylle entre le Napolitain et la sœur de Mireille. Le substitut Delrieu ne prend pas l'affaire au tragique : — C'est très bien, Madame, de vouloir marier ses filles ; mais c'est trop de faire envoyer ses ex-futurs gendres en prison (Rires). Le tribunal condamne Carlo à 100 francs d'amende. Contrairement à ce qui se juge dans les affaires pénales, Mireille, l'ancienne plaignante, ne peut obtenir la restitution de ce qu'elle a perdu.

Jean MORIERES.

Après le bal, Carlo avait emmené sa danseuse au bois.



PARTOUT

VOILA CENT ANS LES POUPÉES HUMAINES

En octobre 1835, un quartier de Paris fut le théâtre d'une macabre et mystérieuse histoire à la manière d'Edgar Poe. Un matin, des enfants qui jouaient sur les quais de la Seine, en contrebas de l'actuel quai Voltaire, trouvèrent, sur un tas d'ordures, une grande poupée recouverte d'une peau jaunâtre et luisante. Enchantés de cette découverte, ils l'emportèrent chez leurs parents et en firent leur jouet préféré. Une grande sœur confectionna même, dans de vieilles étoffes, un costume pour la nouvelle poupée. A quelques jours de là, un soir, le père, qui aimait participer aux jeux de ses enfants, fut prié par ceux-ci de déshabiller le petit mannequin. Ayant dépouillé la poupée de peau de ses chiffons, le brave homme l'examina curieusement. Il remarqua que l'enveloppe, tendue comme la membrane d'un tambour, était usée en plusieurs endroits. Puis, l'ayant tâchée avec soin, il sentit à travers l'enveloppe comme une présence d'os humains, de côtes, de minuscules vertèbres. Très intrigué, il demanda alors à ses enfants où ils s'étaient procuré ce jouet bizarre. Mis au courant des circonstances de la trouvaille, le père n'hésita plus. D'un coup de canif, il éventra la poupée et il mit à jour le squelette entier d'un enfant. Effrayé, il s'empressa de porter la poupée à la police. Un médecin légiste, immédiatement convoqué, reconnut, sous une enveloppe de peau humaine soigneusement travaillée, le squelette d'un nouveau-né, dénué de ses chairs avec non moins de soins. A l'intérieur de cette funèbre charpente, les organes de la tête, de la poitrine et de l'abdomen avaient été remplacés par du crin, et ce crin avait conservé à ces cavités leur aspect et leur volume naturel. Les muscles desséchés étaient encore adhérents aux os des quatre membres. En un mot, cette poupée, confectionnée avec un art minutieux, écartait l'idée d'un infanticide. L'enfant, vu sa taille et la dureté de son squelette, avait dû vivre plusieurs semaines. Mort naturellement ou étrangement, le pauvre petit être avait ensuite été livré à un habile naturaliste. Le champ des conjectures était très vaste. L'atroce embaumement supposait plu-

sieurs complicités, celle de la mère entre autres. Et puis, dans quel but les coupables avaient-ils agi ? L'affaire, connue dans Paris dès le lendemain, bouleversa les familles et provoqua de nombreux commentaires. Mais l'émotion populaire n'allait pas tarder à être portée à son comble par l'annonce de nouvelles horreurs. Mis en éveil, d'autres parents regardèrent de près les bizarres poupées que leurs enfants avaient également rapportées en déclarant les avoir trouvées dans la rue. C'est ainsi que la police fut bientôt en présence de cinq squelettes de nouveau-nés rembour-



Le médecin avait confectionné d'étranges poupées avec de petits cadavres.

rés de crin et fort habilement décharnés. Il était impossible aux médecins de fixer l'époque de ces incompréhensibles profanations. Déjà, le public, au plus haut point surexcité par ces découvertes successives, criait haro sur le personnel du service de Sûreté, quand le responsable de cette macabre histoire se présenta aux autorités. C'était l'héritier d'un célèbre professeur d'accouchements de la Faculté de Médecine, mort récemment. Le fameux docteur, à ses heures perdues, s'était livré, dans son laboratoire, à de nombreux embaumements d'enfants morts en bas âge à l'hôpital où il exerçait. Jugeant ces tristes mannequins inutiles et repoussants, l'héritier du professeur s'en était très simplement débarrassé en les jetant sur la voie publique.

La brigade du bruit

Depuis quelque temps déjà, la police de New-York a ouvert une campagne impitoyable contre les bruits de la ville, qui affectent le système nerveux et deviennent une véritable menace pour la santé publique. On vient de décréter un mois de « nuits sans bruits », afin de faire l'expérience des nouvelles méthodes, avant de les appliquer définitivement. Trompes d'autos, klaxons, sirènes sont rigoureusement interdits, et la police, munie d'appareils enregistreurs du bruit, exerce un contrôle sévère sur les automobilistes. Paul Washburn, « ingénieur du son », dirige les opérations.



On exige le silence des moteurs d'autos eux-mêmes !

Le héros inconnu

Un bloc de rocher marque, sur la rive du fleuve Mareb, l'emplacement où tomba le premier Italien. On ne sait par quel souci le haut commandement italien a voulu taire le nom de celui qui fut le premier à verser son sang. Mais on sait qu'il s'agit d'un tout jeune lieutenant des Ascaris, troupes indigènes italiennes. C'est en défendant sous le feu ennemi un ponton que le génie venait de poser sur le fleuve que l'officier fut tué. Son uniforme, tranchant sur les tuniques blanches des soldats indigènes, en faisait une cible vivante, et il s'écroulait bientôt, déchiqueté par les balles. Le général Maravigna, entouré de son état-major, assista à la messe célébrée sur la tombe du héros inconnu.



L'ex "chef" du Négus est le Français Henri Chambard.

Un "chef" tremble

S'il y a quelqu'un qui tremble pour le sort d'Addis-Abeba, c'est Henri Chambard, le « chef » français qui fut longtemps cuisinier à la Cour du Négus, et qui dirige actuellement un restaurant à Londres.



Mrs Earhart déclina des "honneurs" trop mesurés

Chambard, qui prépara de ses mains le festin de couronnement du Roi des Rois, fit construire au palais une splendide cuisine européenne, munie de tous les perfectionnements, et qu'un Brillat-Savarin eût admirée. — Quel dommage si tout cela croulait sous les bombes italiennes ! soupire le célèbre « chef » qui fit les délices des gourmets abyssins.

Le Duce n'est pas galant

Tandis que les « amazones noires » s'arment en Abyssinie, le Duce tient à rappeler à la femme qu'elle n'est pas l'égale de l'homme. La célèbre aviatrice américaine, Amelia Earhart, titulaire de la médaille « Italo-Balbo », a été récemment informée que cette décoration lui a été décernée par erreur, le sexe faible n'ayant pas droit aux distinctions de ce genre. Afin d'arranger les choses, le consul italien, qui décerna la médaille, pria Mrs Earhart de la garder « à titre de cadeau personnel ». Mais l'aviatrice répondit qu'elle était une honnête femme et qu'elle n'avait pas l'habitude d'accepter des présents offerts par des hommes qu'elle ne connaissait pas.

"La bête humaine"

La police de Panama vient d'arrêter l'Indien Cara Jasala chez lequel semblait avoir revêtu les plus sombres instincts de l'homme primitif. Cara Jasala est, en effet, un cannibale notoire qui, tel un grand fauve, terrorisait la province de Boca del Toro. Comme il ne parvenait pas toujours à se procurer des provisions de chair fraîche, l'Indien hantait les cimetières dont il dépeçait les cadavres. Depuis que Jasala est en prison, nul n'ose l'approcher, dans la crainte d'être dangereusement mordu par « la bête humaine ».

Le procès Stavisky va venir devant les Assises ; l'affaire Prince y sera évoquée. On ne manquera pas d'y reparler de

LA MAFFIA

LA MAFFIA

La vraie MAFFIA, la MAFFIA légendaire de la Main Noire, sévit en Argentine. Vous en connaîtrez les exploits et les secrets par le grand reportage de

LA MAFFIA

Marcel MONTARRON

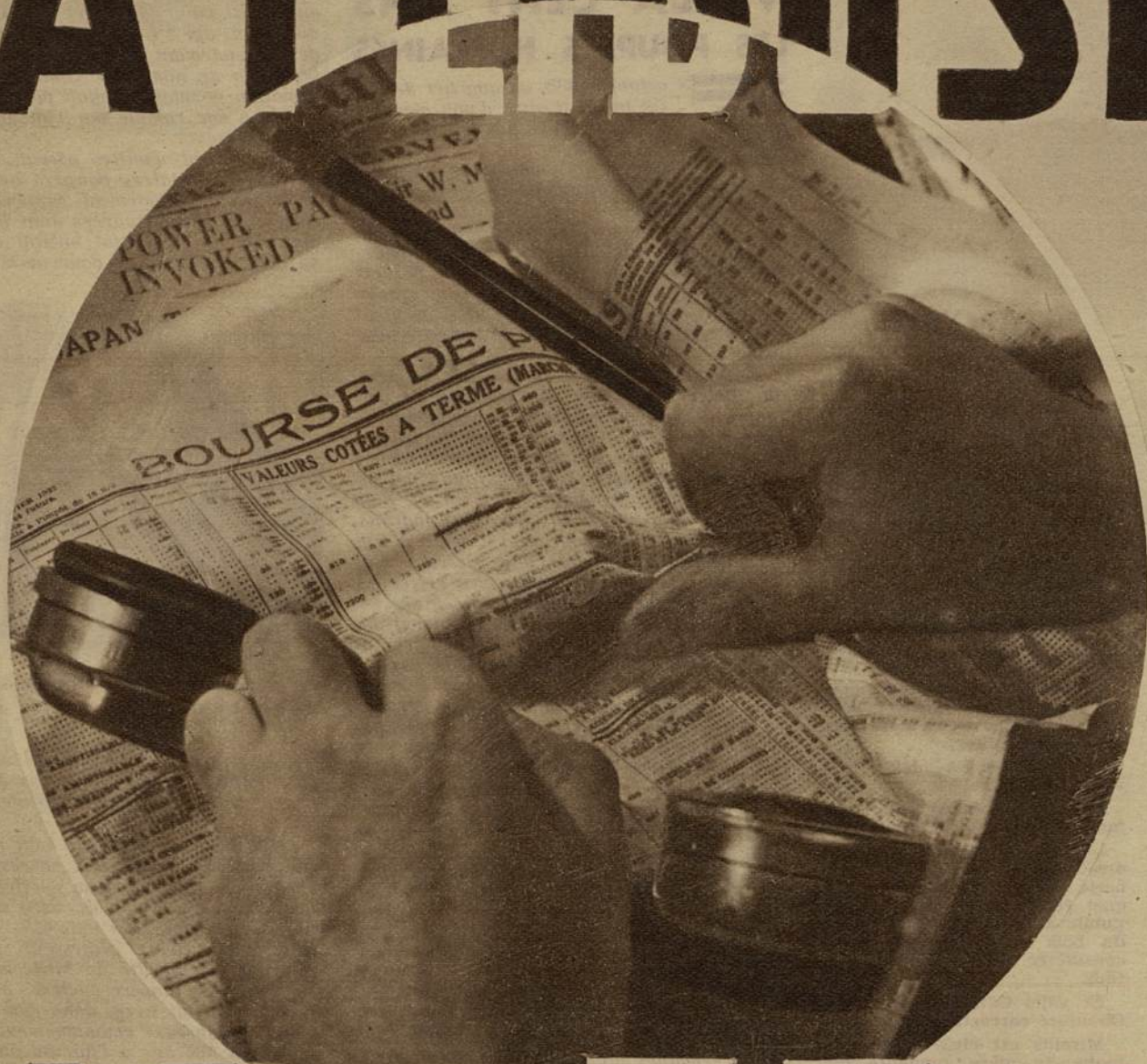
ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTES CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)	85.	35.
ÉTRANGER (TARIF B)	85.	45.
	100.	55.

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déflective"

LA FLIBUSTE



MODERNE

CHANTAGE. Terme populaire. Action de faire chanter quelqu'un, c'est-à-dire de lui extorquer de l'argent en le menaçant de révéler quelque chose de scandaleux, ou de le diffamer.

Je trouve cette définition dans un docte et rigoureux Littré, édition de 1873. Depuis, chantage a conquis ses grades. Ce n'est plus aujourd'hui un terme argotique ; c'est un vocable imagé auquel l'Académie Française a fait les honneurs de son dictionnaire. Il est permis d'en conclure que le chantage est entré dans nos mœurs.

De même qu'on peut, sans être l'avocat du diable, prononcer l'apologie des sept péchés capitaux, on pourrait aussi, tout en respectant les règles les plus élémentaires de la morale et de la bienséance, sinon glorifier, du moins réhabiliter le chantage. Tout paradoxe ne contient-il pas des parcelles lumineuses de vérité ?

Si cette tâche m'était confiée, voici quels seraient les principaux arguments de mon plaidoyer.

Qui dénonce, le premier, les voleurs du légendaire bas de laine, les détousseurs de la petite épargne ? Qui donc, le premier, signale à la vindicte publique Bertrand et Robert Macaire embusqués derrière les colonnes de ce temple, dressé en plein centre de Paris et où, de midi à deux heures, chaque jour, des centaines d'officiants célèbrent, dans une cérémonie barbare, en vérifiant des chiffres, le culte du Veau d'Or ? C'est le maître chanteur !

Qui donc, le premier toujours, pour le plus grand bien des naïfs et des gogos, stigmatise et cloue au pilori les princes et marquis aux blasons dorés, les Excellences à l'écart du pouvoir, les ambassadeurs et les généraux en retraite que les conseils d'administration des *Entreprises forestières du Sahara* et des *Mines d'or du Pôle-Sud* nantissent de grasses prébendes ? C'est le maître chanteur !

Qui donc, enfin, nouveau Juvénal, flétrit les vices et les turpitudes du siècle ? Qui donc appelle, à défaut du feu du ciel, les foudres de la loi sur les tripots, les maisons de tolérance et les bouges où des vieillards enseignent à des jeuneaux les amours socratiques ? Le maître chanteur !

Un seul exemple, entre cent, pour illustrer ce plaidoyer. Le char doré du bel Alexandre, conquérant de Paris, était suivi par une meute de maîtres chanteurs qui hurlaient sans répit : « Tu ne t'appelles pas Alexandre. Tu t'appelles Stavisky ! Tu as déjà été condamné pour vols et escroqueries par la troisième Chambre correctionnelle. D'où viennent tes millions ? » Alexandre savait que la justice est non seulement

boiteuse, mais aussi un peu sourde. Il craignait toutefois que les cris forcenés de ses dénonciateurs ne fussent perçus par un magistrat moins dur d'oreille que ses collègues. C'est pourquoi il entretenait à sa solde une bande de boxeurs, d'hommes de sac et de corde chargés d'assommer ses dénonciateurs à coups de poings et de matraques. Un maître chanteur tombait, dix autres surgissaient.

Alors, le bel Alexandre, changeant de tactique, combla d'allocations et de subventions ceux qui proclamaient sa honte. Ils étaient trop nombreux pour qu'il pût les gagner tous à sa mauvaise cause. On sonna enfin l'hallali et Alexandre dut fuir. Mais il n'avait plus d'argent. Cent mains rapaces l'avaient délesté de son énorme butin.

Pas un sou en poche, pas un seul diamant, pas même une des fausses émeraudes du Crédit municipal d'Orléans... Hagard, livide, il quitta son luxueux appartement des Champs-Élysées, se réfugia un instant dans un tripot où deux bookmakers lui firent la charité. Justice immanente ! Dévalisé par les politiciens marrons qui le protégeaient, par les maîtres chanteurs qui le dénonçaient, le prodigieux escroc s'en alla en titubant vers la mort.

Je sais bien que le Français moyen, l'homme de bon sens, réfutera sans peine ces arguments spécieux. Les maîtres chanteurs ne sont jamais animés d'un zèle pur et désintéressé. A lire leurs journaux, à entendre leurs discours, on les prendrait volontiers pour des modèles de vertu civique. Mais s'ils prennent la défense de la veuve, de l'orphelin et du petit épargnant, c'est dans l'espoir que les coquins et les flibustiers leur offriront, pour les faire taire, une part du bien mal acquis. Alors, ils entrent franchement dans le jeu et se font les complices de ceux qu'ils menaçaient la veille. Ce sont là des vérités premières qu'il est à peine besoin d'énoncer.

Ont-ils au moins l'honneur d'exercer une profession périlleuse ? Le cambrioleur, qui fracture un coffre-fort, sait que son exploit sera demain relaté dans tous les journaux ; s'il est pris, c'est la Cour d'assises, et puis la maison centrale ou le bagne.

Le maître chanteur, lui, est presque toujours sûr de l'impunité. Ses victimes ne veulent ou ne peuvent se plaindre, soit qu'elles l'aient payé pour qu'il taise leurs fautes, soit que les preuves leur manquent pour établir qu'il leur a extorqué de l'argent. Aussi, l'article 400 du Code Pénal, qui punit d'un emprisonnement de un an à cinq ans et d'une amende de 50 francs à 3.000 francs « quiconque, à l'aide de la menace écrite ou verbale, de révélations ou d'imputations diffamatoires, aura extorqué ou tenté

d'extorquer la remise de fonds ou valeurs », est-il rarement appliqué.

Ces réflexions, je me les faisais, dans un petit bar de Montmartre, en lisant les articles que les journaux consacraient au procès Bonny-Cotillon. Pour la plupart de mes confrères, la jeune femme, en accusant des « policiers pourris » de l'avoir ruinée avec l'aide des maîtres chanteurs, disait l'exacte vérité. Mais, il y a longtemps que ce vol abominable a été commis. Pendant des années, les larrons, sans crainte et sans remords, ont vécu en paix et il aura fallu qu'un scandale énorme éclatât pour qu'ils fussent enfin traduits devant le Tribunal correctionnel. Des poursuites directes, inspirées par le seul souci de la justice, dans l'intérêt de la victime ? Non, je ne vois là qu'un coup de racroc. Bonny et ses acolytes ne succombent pas sous le poids de leurs méfaits. Ce sont les balles perdues de l'affaire Stavisky et de l'affaire Prince qui les ont mortellement blessés.

A côté de moi, un vieil homme aux cheveux gris, aux vêtements fatigués, lisait lui aussi des journaux. Il me semblait bien l'avoir déjà rencontré dans quelque tripot ou quelque mauvais lieu. Je ne me trompais pas. Comme je me levais, il me fit de la main un petit signe amical. — Vous me reconnaissez ? Henri-le-Cuirassier.

Je me rassais aussitôt. — Ah ! reprit-il, quand nous avons fait connaissance dans ce *tapis* de la place des Abbesses, j'étais encore vaillant. Mais les années ont passé, j'ai soixante piges, trois coqs, comme on disait avant la guerre, et, à cet âge-là, pour se défendre, c'est dur...

Je ne savais que lui dire, mais il poursuivait en souriant :

— N'ayez crainte, je ne veux pas vous taper. J'ai encore quelques ronds à gauche. Dans ma jeunesse, j'ai réussi quelques beaux coups et je travaillais, vous pouvez me croire, un peu plus adroitement que ce Bonny qui s'est laissé prendre comme un *cave*...

Je l'interrogeais du regard. Avec un certain orgueil, il satisfait ma curiosité :

— Je suis, me dit-il, un des derniers survivants de la bande des gardes champêtres. Quels beaux chantages nous avons faits dans les villes d'eau, une dizaine d'années avant la guerre ! Nous opérions toujours à trois : l'amorceur, le garde champêtre et le témoin. La prescription m'est acquise depuis longtemps, je puis parler sans détour.

« Le rôle de l'amorceur m'était dévolu, car

j'étais bel homme. Je m'attaquais à une femme mariée, seule pour quelques semaines, riche, parée de splendides bijoux, et, de préférence, un peu mûre. Fleurs, madrigaux, déclarations passionnées, tout le grand jeu, quoi ! La dame, après une honnête résistance, se laissait attendrir. Dans un bois, sur l'herbette, je la tenais pâmée entre mes bras quand soudain surgissait mon premier collègue, déguisé en garde champêtre, coiffé d'un képi, une plaque de cuivre sur sa blouse bleue. Il rugissait : « Outrage public à la pudeur ! Je verbalise ! » La dame toute dégraffée implorait en sanglotant son pardon et le deuxième collègue arrivait juste à temps pour que le représentant de la loi pût l'interpeller : « Voyez-moi ces dégoutants ! Vous me servirez de témoin, monsieur ! » Le témoin feignait de s'apitoyer sur le triste sort de ma Dulcinée ; il entraînait le garde à l'écart, tenait avec lui un long conciliabule, puis revenait vers nous : « Ça peut s'arranger... Il veut établir son fils, doter sa fille... Si vous lui donnez demain cinquante billets, il déchirera son procès-verbal. »

« Alors, je confessais à ma bien-aimée que j'avais perdu, la veille, au Casino, tout mon argent liquide : « Chère, procurez-vous cette somme, vendez au besoin vos bijoux. Je vais écrire à ma banque et je vous rembourserai dans quelques jours, foi de gentilhomme ! »

« Elle casquait, continua Henri-le-Cuirassier, puis rentra à Paris où son mari l'attendait. Mais la bonne dame n'était pas au bout de ses peines. Comme le poker, le chantage comporte des relances. Le garde champêtre exigeait un deuxième versement ; le témoin menaçait de tout dévoiler, si on ne lui accordait pas, pour prix de ses bons offices, une juste rémunération ; moi-même je monnayais mes lettres d'amour. »

— Vous persécutiez cette malheureuse ?

— Hé ! me répondit-il, nous avons de gros frais ; il fallait prendre cher... Nous avons tiré cinq cent mille francs de notre meilleure cliente. Un demi-million, avant la guerre, c'était coquet. Mais ce beau temps est fini. Les femmes d'aujourd'hui sont sans pudeur ; elles se riraient du garde champêtre.

Et il conclut tristement :

— Il n'y a plus de mœurs !



Henri-le-Cuirassier a de nombreux successeurs. Se passe-t-il à Paris un jour sans qu'un anormal soit victime d'un chantage ? Quiconque se laisse enchaîner par un vice doit, tôt ou tard, payer rançon.

Je connais un homme illustre, au nom prestigieux, que des maîtres chanteurs torturent d'une façon infernale depuis plus de vingt ans. Au seuil de la célébrité, il avait eu l'imprudence d'écrire, à un jeune homme de famille noble, des lettres affectueuses, trop affectueuses sans doute. Ce jeune homme, après avoir dissipé sa fortune, tomba très bas, commit des escroqueries, devint rabatteur de tripots. Un jour, dans un tiroir, il retrouva les lettres compromettantes, nouées d'une faveur rose. Il comprit tout de suite quel parti il pouvait en tirer. Il se présenta chez son vieil ami, qui l'accueillit avec joie, lui prodigua des conseils, mais il lui répondit en ricanant :

— J'ai conservé vos lettres. Quels précieux documents !

— Rendez-les moi !...

— Elles valent cher. Je suis fauché, vous avez fait fortune, je vous les vends.

Après un âpre marchandage, il s'en alla avec une vingtaine de mille francs en poche. Mais le misérable avait fait photographier les lettres à plusieurs exemplaires et le chantage se poursuivait de mois en mois, d'année en année. Enfin l'homme illustre se révolta contre son bourreau, lui coupa les vivres et le menaça de porter plainte.

L'autre, qui était lâche, prit peur et se tint coi quelque temps. Mais bientôt, poussé par la faim, il vendit ses photos à un maître chanteur qui dirigeait une feuille de scandales. Celui-ci demanda audience à l'auteur des lettres et lui dit :

— Mon cher et vénéré Maître, vous savez combien je vous aime et vous admire. Je veux vous en donner une nouvelle preuve. Voici des photos qu'on vient de m'apporter. Je ne les publierai pas...

Il ajouta, sur le ton du persiflage :

— Et pourtant, quelle aubaine pour mon journal ! Vous livrer en pâture à la foule, vous, gloire de la France ! J'atteindrais les plus forts tirages des grands journaux. Qu'importe ! Je sacrifie mes intérêts à l'honneur de votre nom. Et pourtant, j'ai des échéances difficiles, mon imprimeur me réclame cent mille francs...

Le pauvre grand homme paya. Trois mois après, le maître chanteur, tour à tour obséquieux et arrogant, lui réclama encore de l'argent.

Et ce jeu terrible ne cessa point. L'homme illustre est aujourd'hui un vieillard que ronge un mal secret. A ses amis, qu'il a choisis pour confidentiels, il dit parfois :

— Ils me poursuivront jusqu'à la mort. Ce n'est pas un prêtre qui se penchera sur mon lit d'agonie pour prononcer les paroles d'absolution, c'est un maître chanteur qui viendra me dire : « Paye, malheureux, paye pour la dernière fois, ou bien nous déshonorerons ta mémoire. »

Les tripots, les maisons de joie clandestines doivent aussi payer des redevances aux maîtres chanteurs. Sont également corvéables et taillables à merci les bookmakers, les grands fraudeurs du fisc, les charlatans de la banque, du commerce et de la pharmacie, tous ceux qui exploitent les vices des humains ou la crédulité publique. « Part à deux ! » leur crie le maître chanteur qui a des émissaires partout et, comme Asmodée, soulève le toit des maisons.

Malheur aussi aux ministres, aux juges prévaricateurs ! Malheur aux fonctionnaires qui, comme Sosie dépeint par La Bruyère, s'enrichissent par les concussions, la violence et l'abus

mme
s, pa-
e, un
pas-
ame,
tten-
enais
essait
ham-
e sur
public
toute
on et
pour
ller :
virez
it de
e ; il
i un
« Ça
doter
nante
que
mon
cette
vais
dans
ssier,
daît.
e ses
porte
t un
t de
pour
tion ;
ur. »
gros
tiré
ente.
t co-
mes
e ri-
ces-
un
aque
tard,
pres-
rent
ans.
upru-
mille
ueu-
avoir
des
Un
com-
com-
tirer.
eillit
l lui
cieux
vous
avec
Mais
let-
ge se
année.
son
a de
tint
ur la
han-
ales.
let-
avez
veux
des
les
mon
vous,
forts
e sa-
nom.
mon
mois
obsé-
l'ar-
me
onge
pour
Ce mon
obsor-
ndra
der-
mé-
lines
itres
illa-
trau-
du
qui
ulité
âtre
me
éva-
qui,
chis-
abus



A l'ombre de la Bourse, cent mains rapaces se tendent vers les Sacazan, les Stavisky, les Marthe Hanau (en haut, de gauche à droite), qui pillent l'épargne publique, et elles exigent une part du festin.

qu'ils font de leur pouvoir. Dans les escarcelles des maîtres chanteurs, et non dans les caisses de l'Etat, ils devront reverser une partie de leur butin.

Mais, ici, je tiens à rendre hommage aux journalistes indépendants et courageux qui, dans la « petite presse », dénoncent les injustices et les exactions. Trop souvent on les taxe de vénalité, basse calomnie qu'ont intérêt à colporter ceux-là mêmes qui profitent de l'injustice et participent aux exactions.

De tout temps, les coquins ont usé de cette manœuvre. Quand Monsieur de Buffon, les bras parés de manchettes de dentelle, écrivit : « Le pharaon ou le banquier n'est qu'un fripon avoué et le ponté une dupe dont il est convenu de ne pas se moquer... », je suis bien sûr que plus d'un tenancier de tripot s'écria : « Il nous la baille belle, avec son *Essai d'arithmétique morale* ! Ce Monsieur de Buffon veut tout simplement nous extorquer quelques pistoles... »

Dans leurs petits brûlots ou leurs vaisseaux de haut-bord, les maîtres chanteurs ne s'embarassent pas de scrupules. Si l'adversaire les paye, ils le laissent libre de continuer ses exploits ; sinon, ils font feu de toutes pièces contre lui. La directeur d'une feuille obscure l'avouait lui-même, il n'y a pas bien longtemps :

« Je dirai le maximum de vérités et, s'il m'arrive d'en taire quelques-unes, mes lecteurs me le pardonneront, car il faut vivre. »

Cette phrase, que j'ai découpée, exprimait avec décence et modération tout le programme des flibustiers d'aujourd'hui.

Celui qui mit les banques en coupe réglée

et se vanta de faire trembler Paris, se comparait volontiers, au temps de sa puissance, à l'Arétin. Vinrent les heures mauvaises ; il proclama qu'on le persécutait comme Socrate, qu'on le torturait comme Jésus, mais qu'à l'instar de Saint-Georges il triompherait du dragon du mal.

On l'emprisonna. Sorti de sa geôle, il ne fut plus qu'un pauvre homme au nez duquel se fermaient les guichets de toutes les banques. Son potentiel de terreur était tombé à zéro.

— Il a dépassé la mesure, me disait un de ses collègues. Dans notre profession, l'orgueil est un grand défaut. Moi, je vais mon petit bonhomme de chemin. Mon journal me rapporte deux cents billets par an. Je n'ai qu'une centaine d'abonnés, mais je touche un peu d'argent dans les ambassades, et j'émerge aux fonds secrets. Voilà pour les ressources avouables. Les autres, vous les connaissez. Un petit chantage par ci, un petit chantage par là, mais des chantages discrets, aimables, si j'ose dire, et qui ne laissent que peu de rancune au cœur de mes victimes. Notre grand homme, lui, est tombé de haut. Que fait-il, maintenant ? Il végète ; il a édité une revue culinaire ; il a vendu des médailles bénites et des cantiques. Peut-être, un jour, se réfugiera-t-il dans un couvent ; entre deux oraisons, il distillera un divin élixir qu'il lancera avec tous les moyens de la publicité moderne et qui enrichira son Ordre...

⊗ ⊗ ⊗

Le chantage financier, qui assure l'existence de tant de folliculaires sans talent, ne com-

porte que peu de rouages et son mécanisme se démonte aisément.

Pour émarger aux budgets occultes des banques, pour recevoir la sportule des distributeurs de publicité financière, il suffit d'avoir un journal. Peu importe que ce journal n'ait pas un seul abonné ni un seul lecteur au numéro. On en fera le service gratuit à tous les parlementaires, aux ambassadeurs, aux préfets, aux maires des grandes villes et à quelques officiers ministériels et, dès lors, selon la formule de ces Messieurs, il « représentera une force ». Son directeur n'aura plus qu'à rendre visite aux distributeurs de publicité financière.

— Je suis, leur dira-t-il, le *Chien Enragé*, la *Vérité toute nue*, ou le *Salut Public*. La banque X... vous a chargé de répartir entre les ayants droit un budget affecté à l'introduction en bourse des *Chalets de Nécessité de Patagonie*. Pour quelle somme m'inscrivez-vous ?

Presque toujours, le distributeur accueillera cette demande. Aux directeurs des petits journaux, il allouera une faible allocation, la grosse part du gâteau étant naturellement réservée aux maîtres chanteurs redoutables et puissants. A ceux-là, les options et les fortes sommes.

Les établissements de crédit subventionnent aussi, mais dans le plus grand mystère, les maîtres chanteurs les plus audacieux ou les plus habiles.

— X... touche dans telle banque... Il faudra bien qu'il nous laisse quelques miettes.

Ces phrases, combien de fois les ai-je entendues, dans les cafés de la place de la Bourse, à l'époque de la prospérité ! Pendant trois ou

quatre ans, de 1925 à 1928, les maîtres chanteurs furent comblés, gavés par les banquiers et les distributeurs. Mme Hanau, Oustric, Sacazan — pour ne citer que les financiers les plus aventureux — leur faisaient des rentes. Le métier était si bon que les plus infimes margouilins se hâtaient de fonder avec leurs quatre sous une petite gazette, et quelques lignes imprimées sur papier de chandelle leur permettaient aussitôt de s'asseoir à la table du festin.

Ils ne pinçaient pas tous de la même façon les cordes de leurs guitares ; chacun d'eux avait sa manière et son rythme ; leur musique était douce, lente, saccadée ou furieuse.

Le plus violent, le plus agressif convint un jour qu'il aurait parfois intérêt à jouer *pianissimo*.

— Hier, dit-il, j'ai rencontré A..., ce banquier contre lequel j'ai mené une si fougueuse offensive. Il m'a abordé et, tout de go : « Mon cher, j'étais tout disposé à payer votre silence au juste prix ; mais vous avez jeté feu et flammes. En moins d'une semaine, vous avez fait descendre au-dessous du pair la valeur que je pouvais péniblement depuis de longs mois. C'est pourquoi je ne vous donnerai pas un sou. Assure-t-on son cheval quand l'écurie a brûlé ? »

Et le maître chanteur de conclure :

— Le plus malin, c'est encore O..., notre doyen.

O..., quand un banquier lui refusait de composer avec lui, ne s'indignait pas. Bien au contraire. Dans son journal, il publiait sur le mode dithyrambique les louanges de l'avare. Dès le lendemain, la banque était assigée par vingt maîtres chanteurs qui hurlaient :

— O... a certainement touché la grosse somme ; nous, on nous traite en parias... Il nous faut de l'argent !

Le banquier suppliait alors O..., moyennant une fort honnête rétribution, de mettre un terme à sa publicité scandaleuse.

Le gros B..., lui, entra un jour dans une banque, souriant affable, et tint au directeur ces propos amènes :

— Mon cher, vous êtes le plus honnête homme du monde ; c'est pourquoi j'ai décidé de vous accorder ma clientèle. Désormais, je ferai chez vous toutes mes opérations à terme. Voici mon premier bordereau.

Dire que ce client fut accueilli avec des transports de joie serait excessif. Mais on exécuta ses ordres. A la fin du premier mois, le compte de B... était créditeur de 17.000 francs. Il vint les toucher, passa d'autres ordres. Cette fois, ce fut un désastre : la perte s'éleva à 60.000 francs. B... n'attendit pas l'avis de la banque ; spontanément, il accourut. Mais il ne souriait plus.

D'une voix furibonde, il dit au directeur :

— Vous êtes un misérable et un incapable. Vous me ruinez ! J'ai suivi aveuglément vos conseils, j'en suis bien puni... Allons, vite, établissez le chiffre de mes pertes.

Vous ne me devez rien, répondit en tremblant le directeur.

Aussitôt, le gros B... se fit tout sucre et tout miel :

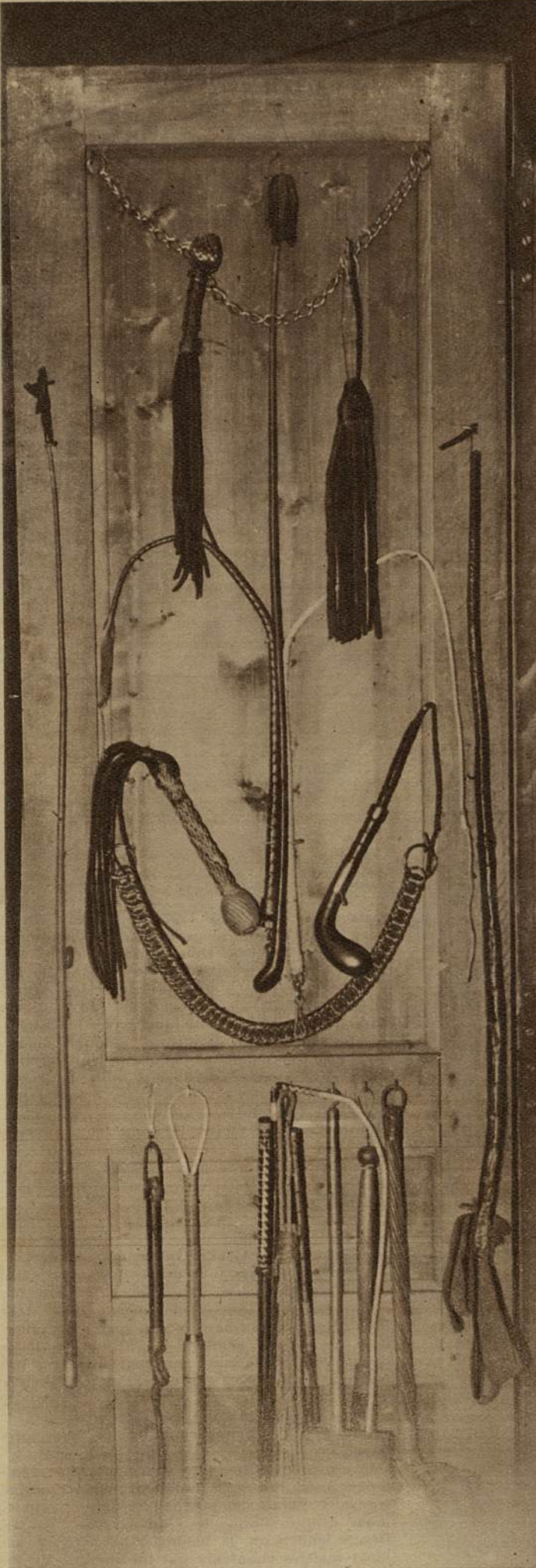
— Cher ami, je vous garde ma clientèle, bien entendu. Nous aurons plus de chance ce mois-ci. Que me conseillez-vous ? Une opération sur la *Petrofina* ou sur la *Portuguesa de Tabacos* ?

Mais ce beau temps est révolu. Les financiers aventureux ont fait faillite, leurs syndicats et leurs *holdings* se sont écroulés comme de frêles châteaux de cartes ; la Bourse est stagnante ; les banques ne lancent plus sur le marché de mirifiques valeurs et, chez les distributeurs de publicité financière, les budgets s'amincissent de jour en jour...

La source est tarie où buvait le troupeau.

Jacques ROBERTI.

DEMI-FOUS



II (1)

C'EST, en apparence, le cabinet classique de massage dit esthétique, avec salle de bains, tel qu'on en rencontre dans le quartier de l'Europe, aux Ternes, aux environs de la Chaussée-d'Antin et de la Madeleine, de préférence.

Celui-ci se trouve à Montmartre, à égale distance de la rue Blanche et de la rue Henri-Monnier. Sa directrice, pour aguicher le public, fait passer dans les journaux spéciaux des annonces où il est question d'« amazone très musclée », de « femme passionnée de peaux souples la moulant des pieds à la tête », « très belle Russe énigmatique, distante, hautaine, fétichiste du cuir, possédant collection de chaussures unique et de luxueuses fourrures ; se fardant, se travestissant et connaissant tous les artifices qui savent griser ». Les annonces sont signées de pseudonymes, évoquant soit le caractère autoritaire de leur auteur, soit une origine étrangère. Elles portent le numéro et la rue de quelque poste privée, et spécifient, la plupart du temps, qu'elles s'adressent à des gentlemen très aisés.

J'avais, sur les conseils d'« Alger », écrit, sous un nom d'emprunt, à l'une de ces annonces, par l'entremise du P. O. P. de mon quartier, et m'étais vu fixer un rendez-vous.

C'est ainsi que j'attendais, cet après-midi-là, dans un petit salon tendu de toile de jute, aux meubles d'un modernisme bien compris, la venue de la maîtresse de céans. Une jeune et jolie soubrette, portant le serre-tête et les manchettes empestées de la maid anglaise, m'avait introduit et, après m'avoir fait asseoir sur le divan garni de cretonne à fleurs du *cosy-corner*, m'avait indiqué du

regard, avec un sourire entendu, une étagère où s'alignaient des livres à couvertures polychromes.

— Pour patienter, en attendant Madame, avait-elle précisé.

Et elle m'avait quitté, après avoir fermé soigneusement la porte derrière elle.

Un cendrier se trouvant sur la table basse, à portée de ma main, j'allumai une cigarette et pris connaissance des volumes qui devaient m'aider à passer le temps. Ils étaient, on s'en doute bien, d'un caractère spécial, ainsi qu'en faisaient foi leurs titres : *Manon l'Ortie*, *Dresseuses d'Hommes*, *Maison d'Education*, *Miss Goodwhip* et son esclave, *Education anglaise*, *Diana gantée*, *la Reine Cravache*.

L'un d'entre eux me parut, sinon par son sujet, du moins par son caractère plus littéraire, un peu déplacé dans cette collection. C'était la *Confession de ma Vie*, par Wanda de Sacher-Masoch, éditée au *Mercur de France*.

Je le feuilletai et lus :

« C'est une volupté pour moi que d'être maltraité par une femme... »

Et, un peu plus loin :

« Dès lors, pas un jour ne se passa sans que j'eusse fouetté mon mari. Au commencement, ma répugnance fut grande ; mais, peu à peu, je m'y habituai, bien que je ne l'aie fait qu'à contre-cœur et forcé par la nécessité.

« Voyant que j'en passais par où il voulait, il s'ingénia à rendre la chose aussi douloureuse que possible. Il fit fabriquer des fouets sur ses indications spéciales — entre autres, un knout à six lanières, armées de clous aigus. »

Je tournai quelques pages, la confession navrante se poursuivait :

« Il me demanda carrément de lui être infidèle... Léopold me recommanda d'aller au théâtre tous les soirs, de me promener beaucoup et, surtout, d'ouvrir les yeux dans l'hôtel même... »

J'étais en train de lire le passage suivant, quand la porte s'ouvrit :

« Encore ! Encore ! Frappe !... N'aie pas pitié de moi !... Plus je souffre par toi, et plus je suis heureux... »

Une femme venait d'entrer et se tenait debout devant moi. Elle portait un loup étroit de veours noir, qui faisait valoir davantage la froide lumière de ses yeux verts pailletés d'or et les copeaux de cuivre de ses cheveux bouclant sur le front, mais coupés courts sur la nuque et les côtés. Elle était moulée strictement, du menton aux chevilles, dans un fourreau de soie rouge cramoisi, portait des gants noirs qui lui montaient jusqu'au coude et était chaussée de bottines de daim haut lacées, aux talons fort élevés. Elle tenait à la main un stick et me regardait sans bouger.

Au bout de quelques secondes de silence, sa voix s'éleva, une voix de tête brève et saccadée, à l'accent étranger :

— Que lisez-vous là, monsieur ?

Je m'étais levé du divan.

— Je vous demande ce que vous lisez, insista-t-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Je lui tendis le livre, à la page ouverte, et me rassis.

Un sourire cruel erra sur ses lèvres.

— Parfait ! dit-elle. Je vois que j'ai affaire à un raffiné. Ils sont rares, à Paris du moins. Vous êtes Français ?

Sur un signe d'assentiment de ma part, elle poursuivit :

— Permettez-moi d'en être surprise. Les Français, en général, ont si peu d'imagination !...

Elle était, maintenant, venue s'asseoir à côté de moi.

— Voulez-vous que nous continuions ensemble la lecture de ce passage ?

Elle avait posé son stick entre nous deux : — A moins, reprit-elle, que vous ne préféreriez que je vous fasse visiter l'appartement ? Cela vous renseignera davantage sur ce que vous pourrez trouver ici qu'une longue conversation. Nous serons toujours à temps, tout à l'heure, pour reprendre cette lecture, et elle ne vous en semblera que plus intéressante... Au moment de sortir du petit salon :

— Gentleman ? me demanda-t-elle laco-

liquement.

Et, sans attendre ma réponse :

— Je ne veux avoir affaire qu'à des gentlemen. Avec vous, je suis tranquille. Le livre que vous aviez choisi dans ma petite bibliothèque suffit à me renseigner. Vous comprenez, je suis une artiste et non pas une commerçante, mais j'ai des frais, de très gros frais...

— Je comprends.

— Aussi, j'entends que ma clientèle — une clientèle sélectionnée — y contribue.

— Cela va de soi.

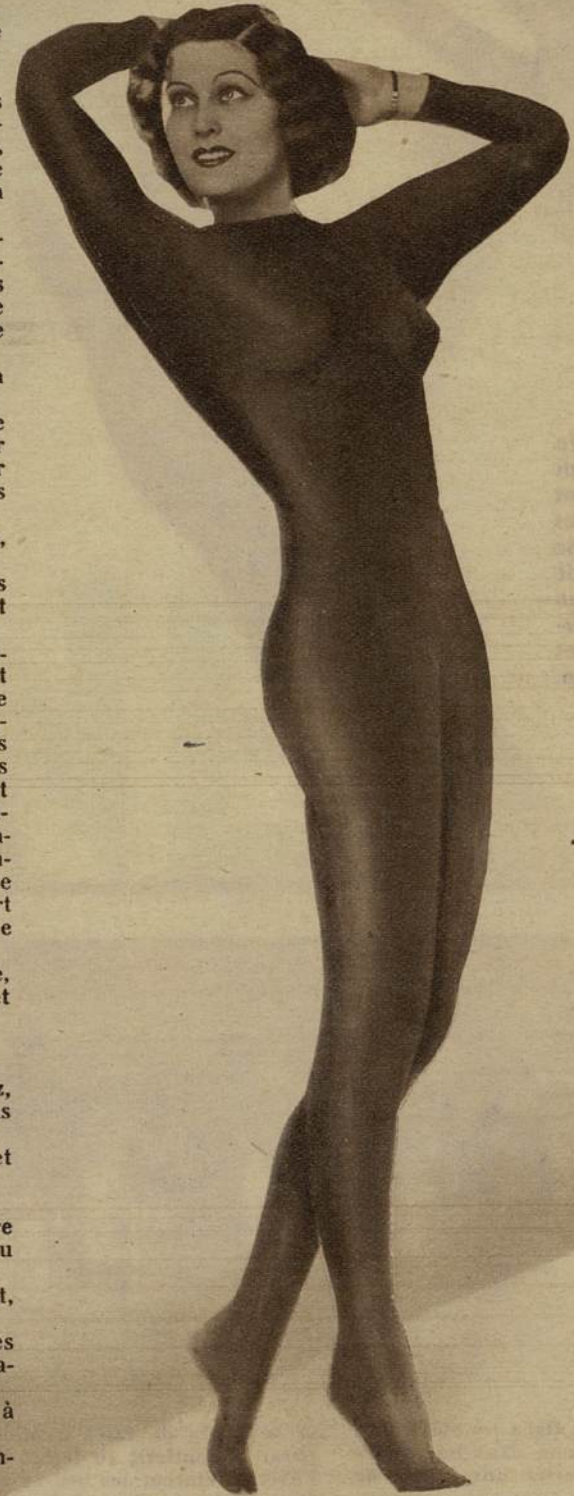
— Alors, n'en parlons plus, nous sommes d'accord. Je déteste tant m'entretenir de ces choses. Si vous saviez qui je suis...

Elle ne devait pas tarder à me l'apprendre. Mais, auparavant, après m'avoir fait traverser un couloir éclairé par une lumière rouge tamisée, elle souleva une lourde tenture, fit glisser ensuite, de gauche à droite, dans ses rainures, une porte à coulisse, et

nous nous trouvâmes dans une pièce carrée aux murs peints à la chaux.

En face de moi, sur une estrade à laquelle on accédait par deux marches, se trouvait une croix de bois en forme de T, munie, aux bras et à sa base, de courroies. Cette croix se découpait sur une draperie noire semée de larmes d'argent. Au mur de droite, se trouvait un râtelier de fouets de toutes dimensions, de cravaches, de verges et de martinet. A celui de gauche, une panoplie d'appareils munis de clous, ainsi que des chaînes, des liens de diverses sortes, des mors et des éperons. Sur un champignon de bois, reposait une selle avec sa sangle, ses étriers et ses étrivière. Dans un coin, un chevalet surmonté d'une espèce de potence munie d'une poulie. A ses pieds, des soques de bois garnies de pointes à l'intérieur.

Mon guide dut surprendre l'expression de dégoût qui se lisait sur ma figure, car il s'empressa de s'excuser de cette exhibition.



— Ceci, me dit la femme au loup de veours noir, est la traditionnelle salle de tortures. Je vous l'ai fait visiter à titre purement documentaire, car je crois que, dans tout Paris, il n'en est pas une aussi bien équipée, mais je me doute bien que vous préférerez d'autres jeux plus aristocratiques. Si vous voulez vous donner la peine de me suivre...

Après avoir suivi, de nouveau, le couloir et traversé une salle de bains fort luxueuse, nous arrivâmes dans une vaste chambre dont une glace occupait, en entier, un des panneaux. Le lit bas de milieu était revêtu de précieuses fourrures. Des peaux d'ours blancs servaient de tapis. En face du lit, se trouvait une haute chaire gothique portant, à son sommet, un cartouche, avec des armoiries en couleurs, à ses pieds un large coussin de vieille soie cramoisie.

S'étant assise dans la chaire, la directrice de cette officine m'indiqua le coussin :

— C'est là, dit-elle, que s'agenouillent mes sujets pour me rendre hommage. Je pose un pied sur leur nuque en signe de domination et ils ne relèvent la tête que lorsque je les y autorise. J'exige d'eux, en effet, qu'ils abdiquent toute volonté entre mes mains.

Elle me fixait avec une insistance gênante.

— Je saurai bien vous réduire, vous comme les autres.

Elle s'était levée, maintenant devant moi, faisait saillir son

— Tu seras à moi, poursuis-tu telant les mots..., à moi, tu autres..., et tu n'auras rien

Elle s'approcha, de plus me frôler :

— Je suis nue, tu m'entendras nue, sous ma gaine. Si de ta soumission, tu verras l'enfermerai auparavant da qui lui communiquera son o l'adoreras, sans oser porter

Elle se tut un moment, puis le tiroir d'une petite commode tit un paquet de photographies représentant un officier au képi raide du temps de Hab

— Mon père, dit-elle. Il est donnanse, adjudant, comm Autriche, de l'archiduc Fr gendre de l'Empereur. On p que c'était son fils. J'avais d est mort.

Elle en prit une autre où toute jeune fille à cheval :

— Ma sœur, faisant sa Prater. Connais-tu Vienne strasse, le Graben, le Ring

Sa nostalgie sonnait faux, ses photographies en place d'autres sous mes yeux.

Celles-ci représentaient, d humiliées, des hommes, nus, et porteurs, également, d'u était une où on la voyait ches détraqués, qui, dans l quadrapède, était affublé d mors.

— Mon esclave le plus c elle. Habitué, par sa grosse existence de luxe, je l'ai con aux travaux domestiques les plus répugnants. Il y t faction sans égale.

Comme, visiblement gêné photographies, elle se rapp pesa, de sa main gantée, l faisant ainsi respirer l'odeu aisselle.

A ce moment, une sonne appareil téléphonique vois

— Vous m'excusez, me d vous dans un instant.

Et elle me fit entrer dan voisin où j'avais été introo vée.

Je laissais s'écouler quel tants et, rapidement, en m' ter tout bruit, j'ouvris la po qui donnait sur l'anticham

Là, je me trouvais face jeune soubrette qui m'ava dant pas une minute en d lions, je pris une coupure dans mon portefeuille et la sans souffler mot, je fis jo la poignée de la porte et dehors. Je descendis, quat marches de l'escalier, comm d'être poursuivi. Arrivé dar rue, je respirai bruyamment me semblait que je venais chapper à un réel danger.

☺ ☺ ☺

— Une Autrichienne, d'un officier et petite-fille, p être, d'un archiduc, excuse peu ! Quand je te dis que des visions ! Une Juive

Le corps gainé dans un fourreau de soie cramoisie, l'étrange hôtesse ouvrit une armoire où étaient suspendus des ceintures cloutées, des cravaches, des instruments de torture.



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 364.

S DE L'AMOUR

maintenant, et, campée saillir son buste. Elle, poursuivait-elle en mar- moi, tout... comme les pas rien, rien de moi... de plus en plus, jusqu'à

tu m'entends, complète-gaine. Si je suis contente tu verras mon corps. Je voyant dans une fourrure sera son odeur fauve et tu r porter la main sur lui... ment, puis, ayant ouvert de commode, elle en sor- photographies. L'une d'elles ficier autrichien avec les s de Habsbourg. elle. Il était officier d'or- t, comme on disait en aiduc Franz-Salvador, le ur. On prétendait, même, J'avais deux ans quand il

autre où l'on voyait une neval : isant sa promenade au Vienne : la Kärnoer- le Ring ? ait faux, elle avait remis en place et en avait attiré yeux.

étaient, dans des attitudes mes, nus, pour la plupart, ment, d'un masque. Il en voyait chevauchant un de , dans la position d'un ffublé d'une selle et d'un

le plus cher, me préviint- sa grosse fortune, à une e l'ai contraint, chez moi, iques les plus humbles et s. Il y trouve une satis-

ment gêné, je reposais les se rapprocha de moi et gantée, sur ma tête, me er l'odeur ambrée de son

me sonnerie retentit à un que voisin de son lit. ez, me dit-elle. Je suis à ant. ntrer dans le petit salon t introduit à mon arri- uler quelques courts ins- at, en m'appliquant à évi- ris la porte de cette pièce antichambre. vais face à face avec la i m'avait reçu. Ne per- ute en d'inutiles explica- coupure de vingt francs ille et la lui tendis. Puis, je fis jouer brusquement porte et me précipitai au dis, quatre à quatre, les tier, comme si je craignais rrvé dans la yamment. Il e venais d'é- danger...

hienne, fille ite-fille, peut- c, excusez du dis qu'elle a e Juive de

Lodz, oui, tout simplement... Tu parles si je connais son *pedigree* ! Son frère était dan- seur mondain chez Dominique, rue Fon- taine, du temps où celui-ci y avait sa boîte russe. Même qu'elle était mariée, pour de vrai, à un *inter* qui lui fournissait ses clients...

C'est en ces termes qu' « Alger », à qui je venais de conter mon aventure avec la femme au loup de velours noir, me rensei- gnait sur sa véritable identité.

— Si je la connais ! poursuivait-elle. Elle était en combine avec Ginette pour des tas d'affaires. Pour intelligente, elle est tout ce qu'il y a d'intelligente. Elle parle plusieurs langues et écrit très bien, paraît-il. Il n'y en a pas une autre, sur la place de Paris, comme elle, pour en mettre plein la vue à ceux qui répondent à ses annonces. Il lui arrive, même, d'employer un papier à let- tres avec une couronne de comte. Je te prie de croire qu'elle sait y faire.

— Je m'en suis aperçu, en effet. — Ce n'est rien, cela. Avec toi, c'est elle qui a été de la revue. Mais dès qu'un piqué va la trouver, elle se charge de le nettoyer jusqu'à l'os. Imperia était une enfant à côté d'elle. Cette Imperia qui publiait des annonces d'une trentaine de lignes, dans les canards, qu'on aurait dit rédigées par des écrivains de métier comme Pierre Benoit.

« Celle-là a disparu de la circulation. Elle allait un peu trop fort et avait été vite repé- rée. On assure qu'elle avait fait tomber trois millions, en deux ans, avec son petit bu- siness. Daisy et Olga — ce n'est pas un petit ménage comme tu pourrais croire — ont essayé de prendre sa clientèle. Elles avaient réussi à lui soulever le calepin où elle notait toutes ses adresses, un jour qu'elles étaient venues chez elle pour une affaire. Elles don- nent leurs rendez-vous dans un petit pavil- lon qu'elles ont loué à Arcueil, non loin de l'avenue Jean-Jaurès, un endroit perdu. Il faut avoir du vice plein la peau, pour cour- rir là-bas. Elles possèdent un grand chien loup qui figure au programme. Cela me rap- pelle l'histoire du « clebs » de la rue Ma- zet.

— Quelle histoire ? — Tout ce qu'il y a de marrante. Ceci se passait peu de temps après la guerre, à l'épo- que où les Anglais et les Américains — les « innocents », comme les avaient baptisés les interprètes — « donnaient », à Paris. Dans une petite maison de la rue Mazet, la patronne avait organisé des visions d'art, qu'elle disait, où l'on voyait une femme avec un chien. Les étrangers venaient par four- nées, tous les soirs, pour assister à ce petit spectacle qui devait leur donner, soit dit en passant, une riche idée de notre pays. Or, le « clebs » se débinait, quelquefois, dans la journée, rue Saint-André-des-Arts et au carrefour de Bucy. Alors, la sous-maxé de la rue Mazet partait à sa poursuite dans

le quartier, et elle expliquait, le plus inno- cemment du monde, aux commères sur le pas des portes :

« — Vous comprenez, quand il va courir ainsi dans la journée, avec des chiennes, le soir, quand on a besoin de lui, il n'est plus bon à rien... »



Le lendemain, je me suis rendu à Arcueil, à l'adresse indiquée. Il faisait un temps épouvantable : le verglas et une bouillasse gluante rendaient le sol glissant.

Ayant fait arrêter mon taxi au début de l'avenue Jean-Jaurès, je m'engageai dans une ruelle désolée perdue parmi des ter- rains vagues — un véritable coupe-gorge. Un pavillon isolé se profilait sous le ciel bas, que précédait une grille protégée par un treillage serré. On eût dit un décor grand- guignolesque.

Je sonnai à plusieurs reprises, sans obte- nir d'autre réponse que des aboiements de plus en plus menaçants. Comme je m'appré- tais à quitter les lieux, je vis une petite con- duite intérieure s'arrêter à quelques pas de la maison. Une femme dont une écharpe et le collet relevé d'un manteau de pluie em- pêchaient de voir le visage en descendit, accompagnée d'un vieillard à la figure sque- lettique que paraissait agiter un tremble- ment nerveux.

Une voix de femme aux inflexions fau- bouriennes arriva jusqu'à moi, dans le vent glacial qui s'était mis à souffler :

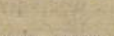
— Tu ne crânes plus, maintenant, dis, vieux machin, tu ne crânes plus...

Un bégaiement lamentable y répondit :

— Pardon... par-don... mai-tresse...

Le couple se dirigea vers le pavillon. Je hâtai le pas pour échapper à ce cauche- mar...

Quel cercle de l'Enfer peut être comparé à cette exploitation méthodique des aberra- tions sexuelles les plus navrantes !...



Dans une de ces rues qui montent à la place Blanche, se trouve, à un troisième étage, un appartement d'apparence bour- geoise où une paisible vieille à la chevelure imparfaitement oxygénée me proposa une maigre mais robuste Alsacienne — sa bon- ne, devai-je apprendre par la suite — qui, moyennant une rétribution variant de 150 à 300 francs, se laisse fouetter jusqu'au sang. Il paraît que la malheureuse est entraînée, depuis des années, à ce genre d'exercice et s'y soumet le plus naturellement du monde.

On me montra, non loin de la gare Saint- Lazare, où naguère un drame analogue dé- fraya la chronique judiciaire, une maison où se rend, chaque semaine, un sadique dont la passion consiste à enfoncer des épingles dans le sein des femmes. Il paraît qu'il arrive encore à ce dément de trouver de pauvres esclaves consentantes. L'une d'elles faillit mourir d'un abcès au sein et dut être opérée.

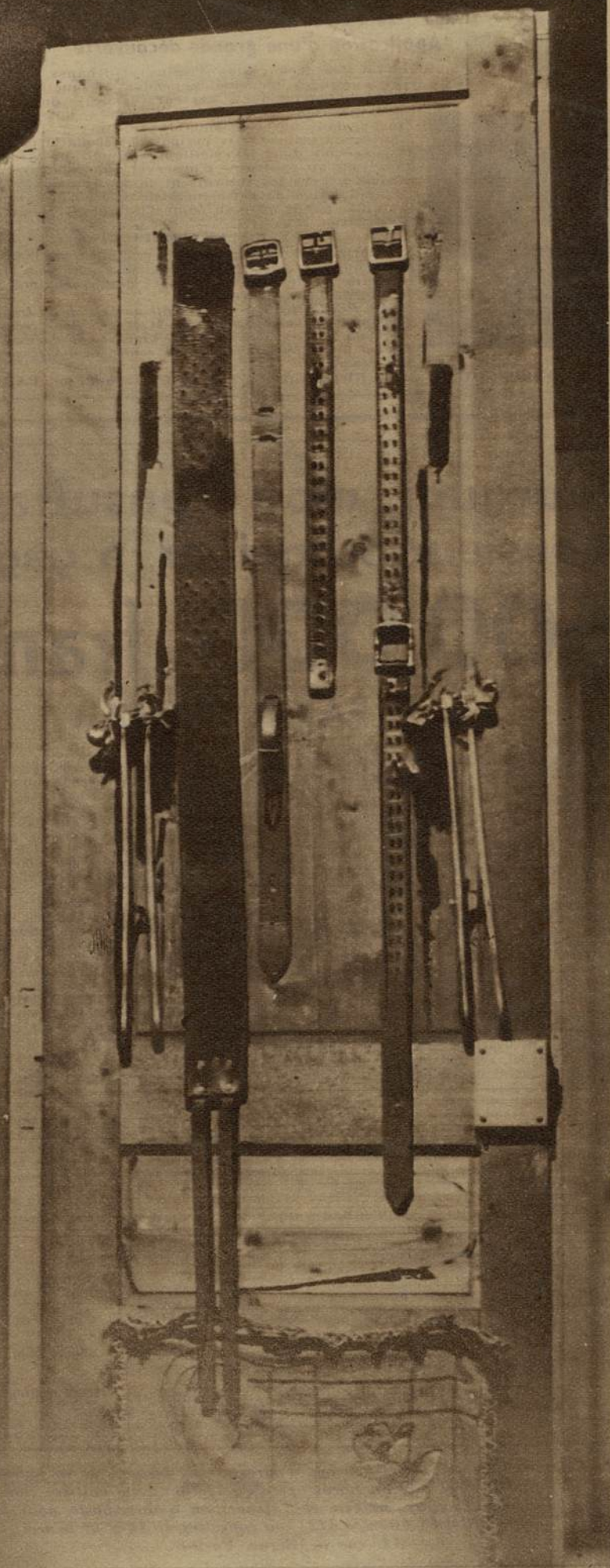
Une amie d' « Alger » me conta l'his- toire qui s'était passée dans une maison de rendez-vous voisine de la Bourse, alors qu'elle s'y trouvait.

Un client vint, un jour, qui, lorsqu'on lui présenta le choix des femmes, leur fit ou- vrir la bouche, pour s'assurer de l'intégrité de leur denture. Il passe tellement de ma- niaques dans ces endroits, que l'exigence de celui-ci n'excita pas la méfiance. Une fois seul dans sa chambre, avec la femme qu'il avait choisie, il ferma soigneusement à clef la porte derrière lui et, sortant un davier de dentiste de sa poche, d'un coup brusque, il arracha deux dents de devant à la mal- heureuse. Celle-ci, à moitié folle de douleur et perdant son sang à flots, s'évanouit. Le misérable en profita pour prendre du champ.

Au cours de mon pourchas de monstres, il m'advint, à la nuit commençante, de m'at- tarder aux environs de la Madeleine.

C'est l'heure où sa blancheur s'éraille comme une voix de fille sombre dans l'al- cool et où des larves hantent le boulevard, ainsi que les rues avoisinantes. Ce souple adolescent au veston trop ajusté, dont la pochette de soie bat comme une aile et dont chavirent les yeux cernés sous le regard des passants, combien de fois a-t-il remonté le trottoir qui va de l'Opéra à la station d'au- tobus de Madeleine-Bastille ? Parfois, pour se donner une contenance, il s'accoude à la rampe du métro et il attend — il attend sans se lasser, sous les œillades tour à tour méprisantes et complices des habituées du tapin nocturne. Il arrive que des propos s'échangent où une agressive indulgence le dispute à une réprobation apitoyée.

Un sollicitor glabre, lunetté d'or, passe ; puis un Arménien gras, boudiné dans son smoking ; puis ce sont des fils du Guatemala courts et graves comme des aras sur leur



perchoir. Une famille hindoue sort d'un cinéma. Au bord d'un des bandeaux de che- veux bleus de la femme voilée de blanc, luit un diamant incrusté dans la chair.

Alors, de la rue de Sèze monte un bruit de béquilles et, sous la lumière crue d'un petit bar, on distingue une jeune femme à la figure outrageusement maquillée, au sou- rire inviteur, qui, sautillant sur son unique jambe, comme ferait une pie boiteuse dans l'échoppe d'un cordonnier, affronte et pro- voque les promeneurs.

Certains s'arrêtent, hésitent... Une rue noi- re s'offre, où le honteux marché se conclut. Un hôtel proche hébergera le couple maudit.

— C'est une brave fille ! m'explique une de ses camarades. Elle a un enfant en nour- rice qui ne manque de rien. Et travailleuse, il faut voir comme ! Ah ! vous n'avez pas à être fiers, les hommes, tous tant que vous êtes !... Si ça ne fait pas pitié !... Une in- firme !... Les bêtes, croyez-moi, valent mieux que vous. Je ne suis que ce que je suis, mais je m'estime plus que tous ces louffingues, tous ces échappés de Sainte-Anne...

Une sorte d'ivrognesse, qui prêtait l'oreille à ces propos, depuis un moment, partit d'un rire cassé :

— De quoi ! De quoi !... C'est régulier, tous des feignants !... C'est moi qui te le dis... Tu connais le Pélican, tu sais, à côté de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Eh bien ! au Pélican la « gagneuse », c'était une gon- zesse qui n'avait qu'un bras. Au salon, alors qu'elle était en peignoir, avec son moignon à l'air, il n'y en avait que pour elle... Ainsi !...

(A suivre.)

Jacques DYSSORD.



LA VIE INTIME DE LA FEMME

Application d'une grande découverte

Nul n'ignore plus aujourd'hui les découvertes d'Ogino et Knauss, qui permettent de déterminer avec certitude les périodes mensuelles pendant lesquelles une femme est fécondable. D'éminents docteurs français ont également traité cette question dans divers ouvrages, notamment le docteur Trochu, dans une remarquable brochure.



La connaissance de la période de fécondité permet à la femme de concevoir dans les meilleures conditions de santé physiologique, ou au contraire d'observer une juste continence si des raisons graves lui interdisent la maternité.

L'application de cette méthode vient d'être remarquablement simplifiée par la mise au point d'un appareil simple, indéréglable et perpétuel :

« LE PÉRIODIQUE »

qui permet de déterminer en quelques secondes, sans calculs (quel que soit l'écart moyen entre les règles), les périodes de fécondité et de stérilité, la date des prochaines règles, la date de l'accouchement éventuel.

Le « PÉRIODIQUE » est en vente au prix de 20 francs. Envoi franco de l'appareil contre mandat de 21 fr. 50. Pour recevoir ensemble le « Périodique » et la remarquable brochure du docteur Trochu, envoyer mandat de 28 francs. Les envois contre remboursement sont majorés de 2 francs.

LABORATOIRES A. G. GRENIER, 17, rue du Château-d'Eau, PARIS (10^e)

Pourquoi mon consultant, Monsieur Schneider, a gagné 500.000 francs par le FAKIR BIRMAN

Le fakir Birman, seul médium agréé à Paris, établit des horoscopes qui font loi, de même que ses ouvrages de sciences occultes ont attiré sur lui l'attention du monde entier. Il s'est spécialisé dans la question des rapports entre l'astrologie, la chance et les nombres. L'application la plus fréquente se trouve dans la loterie et les jeux de hasard. Voici à ce sujet une des dernières causeries que la plupart des postes de T. S. F. ont radiodiffusé :

Je répondrai aujourd'hui à cette question qu'on me pose souvent à la suite des gains réalisés par mes clients à la Loterie Nationale.

Je prendrai le cas précis de mon dernier gagnant, M. René Schneider, demeurant à Paris, 34, rue Desrenaudes, et dont le billet est sorti avec 500.000 francs.

M. René Schneider est né le 7 mai 1901, à Strasbourg, vers 22 h. 30. Ces indications, qui sont la base de la science astrologique, ont été terminées, pour lui, une certaine ligne de chance. C'est en me basant sur elle que j'ai tracé l'horoscope qui indiquait exactement quand M. Schneider aurait du succès et quelles conditions il doit remplir pour y arriver. En y ajoutant les données que fournissait la numérologie, ou science des nombres, il avait en mains tous les éléments pour savoir à quel moment il devait se risquer dans les spéculations, le jeu, les loteries, etc. Je lui avais spécifié en

autres quels numéros lui convenaient et quels étaient ceux qui lui étaient contraires.

Jeux, loteries, spéculations sont d'ordinaire classés sous le vocable générique de : hasard. La science ordinaire ne sait pas quelles lois les gouvernent et c'est la raison de l'astrologie, la plus ancienne et la plus infaillible des sciences hermétiques, de déterminer avec précision et certitude ce qui, sans elle, est et demeure du hasard.

L'horoscope de M. Schneider marquait une chance absolue au jeu et, de plus, la présente période voyait un changement complet et subit de sa fortune. Ceci ne pouvait s'expliquer ni par l'héritage, ni la Bourse, ni le travail ; il ne restait que le jeu de la Loterie. Ces indications se confirmant les unes les autres, il ne restait à M. Schneider qu'à acheter son billet en se plaçant dans les conditions que je lui donnais, ce qu'il a fait... Voilà pourquoi M. Schneider a gagné 500.000 francs.

Alors pourquoi lui ? Pourquoi pas vous ? Cette seconde question, vous devez vous la poser vous-même. Il ne tient qu'à vous de connaître la réussite comme M. Schneider, en me demandant à quelle heure vous devez courir votre chance, cette heure que je vous indiquerai et qui sera la fin de tous vos ennuis actuels. Un dernier conseil : questionnez-moi aujourd'hui même, car si votre passe de chance se présente dans sept ou neuf jours, la semaine prochaine, il serait trop tard.

Voici quelques consultants du et autorisé à reproduire

LOTS de 500.000 francs
M. René SCHNEIDER, 34, rue Desrenaudes, à Paris.

M. BIGRE Pils, garagiste, agent des automobiles « La Licorne », à Périgueux.

LOTS de 100.000 francs
Mme MORTAME, 164, rue Montmartre, Paris.

Mme FLEURY, Palace-Hôtel, à Bruxelles.

CAS SPÉCIAL
Mlle PETITJEAN, 18, r. Amélie, à Paris.
3 lots de 10.000 fr. 1 lot de 1.000 fr.

Fakir Birman qui ont gagné leurs nom et adresse :

LOTS de 50.000 francs
Mlle YORY, à Saint-Brieuc.
M. LEONARD, musicien, 22, rue Vauvargue, Paris.

M. DE BEAUCOURT, colon à Pointe-à-Pitre.

LOT de 25.000 francs
M. Henry EYMOND.

LOTS de 10.000 francs
M. PETITJEAN, camionneur, à Asnières.
M. MORTON, à la Roche-sur-Yon.

Le Fakir BIRMAN sera très heureux d'adresser aux lecteurs de ce journal qui lui en feront la demande un horoscope d'essai. Pour cela, envoyez nom, prénoms, date de naissance, adresse et 3 francs en timbres-poste pour frais à Fakir BIRMAN (service 322), ou consultez de 14 à 19 heures, 14, rue de Berne, Paris-8^e.

DANS L'ENNUI VENEZ A LUI

VIENT DE PARAITRE

SOMMAIRE

L'initiation sexuelle — Ce que doit être l'éducation sexuelle — La Fécondation végétale — La Fécondation animale — Les sexes — Organes génitaux masculins — Organes génitaux féminins — Les spermatozoïdes — Les ovaires — La procréation humaine — L'accouchement — La syphilis — La Blennorragie — Préservation sexuelle — Lutte contre les maladies vénériennes — Les centres prophylactiques officiels — Pour l'harmonie sexuelle.

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

Pierre BASSAC

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement 12 FRS

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves - PARIS-14^e

25 FRS le CENT adre. à copier main et gr. g. Corr. sans frais. Modèle trav. grat. Ecrire Etabl. SPIREX, R. P., 414, rue du Louvre, Paris.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ET), Londres W1

FAITS DIVERS

LA CHANCE PERDUE



Battaglio était venu loger dans un petit hôtel de la place Victor-Gelu.

Marseille (de notre correspondant particulier).

Cinq coups de feu, un homme qui roule à terre, un homme qui s'enfuit par la rue Saint-Laurent dans le dédale des sombres passages où chaque couloir est un repaire.

Un homme, petit de taille mais de forte corpulence, au masque épais élégamment et sobrement vêtu d'un complet gris de bonne coupe, gît, étalé sur le dos, les bras étendus. A côté de lui, son chapeau gris porte, au-dessus du ruban, le trou d'un projectile tiré de si près que le feutre est brûlé tout autour. Les quatre autres balles ont porté en plein visage, dans la poitrine et dans le ventre, toutes tirées à bout portant.

Dans un bar proche. une main anonyme compose sur l'appareil automatique le numéro d'appel de la police et une voix impersonnelle avertit :

— Un homme vient d'être abattu, en face du 32 de la rue Saint-Laurent.

Quelques enveloppes froissées que le secrétaire Lanfrey découvrit dans les poches du mort révélèrent que la victime était Antonio Battaglio.

Par quels détours le destin de cet homme devait-il aboutir à cette fin sommaire et brutale sur le pavé de Marseille ?

Antonio Battaglio, né à Palerme, où il a encore sa famille, avait pris de bonne heure le parti de courir le monde, moins par goût de l'aventure que par nécessité de vivre et de faire vivre les siens.

A vingt-neuf ans — il y a onze ans de cela — Antonio Battaglio, au début de son exil, toucha Marseille, où il ne fit qu'un bref séjour ; cantonné dans les milieux italiens, il menait large vie, sans que l'on sache grâce à quels moyens.

Brusquement, il annonce qu'il part en Amérique. Pendant dix ans, il loge à New-York, au 403-E, 11^e rue. Il a pris de la surface. Les photos qu'il adresse de là-bas, et dont on devait retrouver les pellicules dans ses bagages, le montrent toujours au volant d'autos somptueuses. Il est classé businessman, sans précision. On le dit affilié à une bande secrète, concurrente des équipes fameuses de Chicago, mais moins bruyante. Ne serait-il pas aussi membre, ou peut-être dignitaire, de quelque ténébreuse secte, de quelque *mafia*, que rallie volontiers tout Sicilien bien né ?

Sa correspondance est bizarre et trop évidemment chiffrée. J'ai retrouvé, dans le fouillis de ses papiers, l'original défraîchi d'un télégramme daté de New-York et rédigé en anglais. Ecrit de sa main, on lit :

« Sois là à midi. Apporte les fleurs et appelle-moi en haut. JOSEPHINE. »

Josephine ? Drôle de pseudonyme pour un homme de la trempe de Battaglio ! Et de quelles « fleurs » s'agissait-il ?

Antonio quitte soudain le Nouveau Monde. Un accident l'y contraint et il en est navré ; autant qu'il puisse le confier à une lettre, il écrit à son ami Francesco Bonta :

« L'affaire du tailleur a mal tourné. »

Expulsé ou repéré à New-York, il revient en Europe. Sa correspondance le suit à Munich, à Stuttgart, puis à Paris, où il habite, 46, rue du Roule.

Le 14 mai dernier, il arrive à Marseille. D'emblée, il fréquente les milieux siciliens de la rue Saint-Laurent, de la rue de la Reynarde, et qui sont parmi les clans les plus fermés. Il a amené avec lui son ami Bonta qu'il a fait venir d'Amérique, où il l'a connu, et qui ne l'a pas quitté depuis. C'est lui qui règle toutes les dépenses, qui paie la pension à l'hôtel de la place Victor-Gelu, lieu géométrique de toute affaire équivoque, à Marseille. Battaglio et Bonta ont passé cinq mois sans se signaler à l'attention de quiconque. « Fauché », certains jours, au point de ne pas pouvoir payer l'hôtelier, le mystérieux Sicilien affichait, par à-coups, une prospérité impressionnante. Il y a encore à son nom un compte de plusieurs milliers de francs à la Caisse d'épargne. Mais qui trahira les secrets de l'homme de New-York, de Stuttgart, de Paris et de la place Victor-Gelu ?

Qui expliquera jamais comment celui qu'il aimait comme un frère, qui l'escortait partout depuis qu'il l'avait ramené de New-York, devait être son exécuteur ? Et quel ordre ou quel mobile mystérieux déclencha cet assassinat en pleine rue, comme les plus audacieux malfaiteurs en scène n'oseraient pas le présenter au cinéma ?

« Souviens-toi toujours de moi et de nos filles chéries. Bonne chance. »

Le coup de feu d'un « justicier » vient de briser la ligne de la chance...



L'homme fut abattu comme il passait devant le n° 32 de la rue Saint-Laurent.

Bonta, qui occupait la chambre voisine de celle de Battaglio à l'hôtel de la place Victor-Gelu, passa à 14 heures à l'hôtel. Il était seul. Il demanda sa clé et s'enferma chez lui pendant deux heures. Lorsqu'il descendit, il dut employer des ruses pour remettre la clé à sa place, sur le bureau, car le portier, qui était pourtant à son poste, ne s'en aperçut pas. Et comment évacua-t-il ses bagages ? Car il avait employé ces deux heures à emballer tout ce qui lui appartenait dans trois valises. Sa résolution d'abattre Battaglio était prise. Il savait où le rencontrer car chaque soir, vers 6 heures, le Sicilien rendait visite à un cousin installé marchand de glaces rue Saint-Laurent.

Bonta l'aperçut qui venait vers le magasin et il marcha à sa rencontre. Battaglio, sans méfiance, et peut-être comme à l'accoutumée, accueillit son compagnon d'un salut amical de la main. A ce moment, à bout portant, Bonta déchargea son revolver.

Quelqu'un qui connaît à fond les « histoires » de la rue Saint-Laurent nous disait :

« L'affaire vient de loin... De Harlem peut-être, dont tout ce que possédait Battaglio portait la marque ; de Stuttgart ou de Paris moins vraisemblablement... Le Sicilien a payé de sa vie un coup irrégulier. Il est mort, et Bonta court au diable. »

Dans le portefeuille de l'aventurier, la photographie de sa femme et de ses deux filles a lentement jauni.

Au verso, sous la patine du temps, on déchiffre encore l'écriture de la Sicilienne Providenza, restée au beau pays de Palerme :

« Souviens-toi toujours de moi et de nos filles chéries. Bonne chance. »

Le coup de feu d'un « justicier » vient de briser la ligne de la chance...

Jean CASTELLANO.



Alors que sa femme et ses filles (à gauche) étaient restées à Palerme, Antonio courait le monde dans de riches autos.

CURÉMAIL
MARQUE BUHLER

POUR
LA PORCELAINES. L'EMAIL
LA CÉRAMIQUE. L'ALUMINIUM

CAVERNES DU CRIME



Le chef de la bande est l'Espagnol Pedro Cortes.



Francesco Moranté fut tué par ses complices.



L'attaque de la banque Chabasseur fut déclenchée au milieu du flot des passants.



Une faible partie du redoutable arsenal saisi dans les cavernes du crime.



La plupart des malfaiteurs s'entassèrent dans une vieille auto noire et s'enfuirent.



Au fond du jardin en friche de la villa "Bon-Accueil", s'ouvraient des grottes millénaires.

Oran (de notre correspondant particulier).

DEPUIS de longs mois, la peur régnait à Oran, par suite de nombreux attentats criminels commis dans les divers quartiers de la ville. Le premier de ces exploits s'était déroulé, un soir de janvier, dans une épicerie de la rue de la Vieille-Mosquée, tenue par M. Gomez. Celui-ci, pensant qu'il ne vendrait plus grand-chose à l'heure du dîner, avait rentré les caisses de primeurs de son étalage, les rangeait l'une sur l'autre dans son magasin et s'appêtait, content d'avoir terminé une laborieuse journée, à baisser le rideau de fer.

Soudain, au moment où M. Gomez allait manœuvrer le mécanisme de fermeture, un groupe d'individus masqués se précipita dans la boutique, déployant devant l'épicier une menaçante rangée de revolvers.

Saisi de stupeur, M. Gomez demeura bouche bée. Et avant même qu'il fût bien certain de n'avoir pas été le jouet d'une dramatique hallucination, ses agresseurs avaient déjà disparu, ayant puisé dans les tiroirs un butin de plusieurs billets de mille francs.

A quelques semaines de là, en plein centre de la ville, un agent maritime était à son tour victime d'un important cambriolage, vraisemblablement commis par toute une bande de malfaiteurs.

Puis ce furent les acconiers du port qui pâtirent d'un nouvel acte de banditisme. Une somme d'argent considérable leur fut soustraite. Les coffres eux-mêmes disparurent, qui se trouvaient pourtant scellés dans les murs, et qui, mesurant chacun un mètre cinquante de hauteur, étaient de dimensions fort encombrantes. Ces coffres, éventrés et vidés, devaient d'ailleurs être découverts quelques jours plus tard, les uns abandonnés dans des terrains vagues, les autres sur les plages désertes des environs d'Oran.

Un quatrième méfait fut commis le 3 février, à l'issue d'un match de football. Le trésorier du club sportif, M. Cristini, rentrait chez lui, le soir venu, portant dans une mallette les neuf mille francs de la recette perçue au stade. Les pas de plusieurs hommes suivaient ceux du porteur de fonds. M. Cristini ne s'en souciait pas, loin de se douter qu'il avait été « repéré ». Mais, tout à coup, un sérieux coup de matraque abattit le caissier.

Et, bien entendu, en se plaignant à la police, la victime n'allait pouvoir qu'ajouter :

— Mes agresseurs n'attendirent pas mon réveil pour s'emparer de mon bagage...

Un mois, jour pour jour, après l'attentat contre M. Cristini, nouvelle agression rocambolesque. Huit individus, le chapeau sur les yeux, le col relevé jusqu'aux ailes du nez, surgissent dans un chemin solitaire, devant la voiture de la compagnie du gaz, occupée par deux encaisseurs. Huit revolvers tiennent lieu de mise en demeure de stopper. Les passagers du véhicule lèvent les bras. Leurs sacsoches lourdes d'argent leur sont aussitôt ravies.

Mais, le 8 avril, ce fut mieux encore dans la manière des gangsters « classiques » qu'opèrent les audacieux bandits oranais. Trois manutentionnaires des postes conduisaient à la Banque d'Algérie une poussette contenant un trésor de deux cent mille francs. Butin enviable ! Après les divers attentats commis depuis le début de l'année, les trois convoyeurs du précieux chargement avaient hâte d'effectuer la livraison, craignant que, non sans danger pour eux, elle ne fût interceptée chemin faisant par la redoutable bande des agresseurs mystérieux :

— Ouf ! Voilà la Banque, soupira enfin l'un des compagnons en traversant le boulevard Gallieni.

— Tout est sauvé ! dirent les deux autres.

Ce fut juste à ce moment-là que cinq passants se jetèrent brusquement sur les postiers, les renversèrent, les maîtrisèrent, puis délestèrent la poussette de sa charge de sacs d'argent. L'exploit fut si vite accompli que les passants n'eurent pas le temps de bien se rendre compte de ce qui se produisait.

On n'eut conscience du méfait qu'en entendant crépiter les balles — tirées par les intrépides agresseurs pour couvrir leur retraite — à travers les jardins du Petit-Vichy. Il y eut alors grande panique parmi les passants. On s'engouffrait sous les portes cochères ; les femmes affolées criaient :

— Les gangsters ! Les gangsters ! Ce sont encore eux !

Les hommes s'indignaient :

— Oran devient un autre Chicago ! Ça ne peut plus durer...

Dès lors, toute la population oranaise vécut dans l'appréhension des dangereuses rencontres. De son côté, vigilant auxiliaire de l'intérêt public, la presse s'émut, réclamant une vigoureuse action de la police ayant pour but l'épuration d'Oran. Tous les organismes de sécurité : police municipale, Brigade mobile, Sûreté, gendarmerie, garde mobile, se mirent activement sur pied. Mais où trouver les coupables ? Comment découvrir seulement un indice permettant de les dépister ? Quoiqu'ils fussent, certainement, tous de la même bande, ils se partageaient la « besogne ». Aussi bien, tel qui avait été assailli par eux disait : « Ils étaient trois de petite taille ; deux grands et maigres. » Tel autre affirmait : « Ils étaient tous trapus. » De plus, leur tactique étant d'agir avec une vitesse fulgurante, il était quasiment impossible à leurs victimes de pouvoir relever leur signalement. Et, d'ailleurs, plus les uns et les autres s'efforçaient de préciser les détails, plus on accumulait de contradictions qui finissaient par désorienter les enquêteurs.

Cependant, ceux-ci ne se laissaient pas dans leurs investigations. Ils poursuivaient notamment les recherches parmi cette pègre étrange qui, rejetée par les convulsions intestinales de divers pays, s'est abattue sur Oran. Les souteneurs de Buenos-Ayres, bannis par le nouveau régime politique de l'Argentine, ont élu pour séjour la capitale de l'Ouest algérien où la langue et les mœurs hispaniques sont d'un usage courant. Pour la même raison, les terroristes catalans ont adopté le même séjour. Les antagonistes du gouvernement espagnol actuel ont suivi le mouvement. Si bien — façon d'écrire ! — que le bel Oran est devenu un pandémonium de « métèques » où la police, à chaque coup de filet, est toujours sûre d'effectuer des prises fructueuses.

Toutefois, en dépit des rafles, des interrogatoires multiples, des surveillances assidues, aucune trace des auteurs de tant d'agressions et de vols ! Ceux-là, pour être si difficiles à découvrir, même à suspecter, devaient constituer une mystérieuse association étrangère au « milieu » lui-même, et soumise à une discipline collective, allant jusqu'à bannir le moindre signe extérieur qui puisse servir d'indice aux

policiers. On était à bout de recherches, quand, le 24 septembre dernier, la bande énigmatique se manifesta de nouveau.

C'était à l'heure où toute la population laborieuse d'Oran finissait le travail. Les rues grouillaient d'employés regagnant leur domicile. L'animation de la place Villebois-Mareuil, cœur de la cité, était particulièrement intense.

Tout à coup, au beau milieu du flot des passants, une fusillade retentit. Plusieurs revolvers ont tiré. Les gens de sang-froid ont compté trente détonations. Les autres poussent des cris, s'affolent, se heurtent les uns contre les autres dans leur précipitation à s'enfuir.

A la faveur du désarroi, quatre hommes surgissent du porche de la banque Chabasseur, bousculant la foule, se sauvant à toutes jambes vers une vieille auto noire qui, moteur en marche, les attend devant le mur du lycée de garçons. Avant que les fuyards ne parviennent au véhicule, nouvelle détonation. Un des bandits tombe mort, à l'angle du casino-cinéma. Ses compagnons l'ont « descendu » parce que, ne courant pas assez vite, il allait rester aux mains de la police. Puis, des trois survivants, deux se jettent dans la guimbarde qui démarre immédiatement. Le troisième n'a pas eu le temps de « profiter » de la voiture. Il dévale la rue Péliissier, poursuivi par un courageux gamin, qui s'époumonne tout le long du chemin à crier :

— Arrêtez le gangster !

L'homme s'est réfugié dans un café. Le gamin appelle un agent :

— Le gangster est là ! Allez-y !

José Moranté est arrêté.

Enfin ! En tenant un des redoutables bandits, les policiers pensent qu'ils ne tarderont pas à élucider le mystère dans lequel a vécu jusqu'ici la bande insaisissable. Mais José Moranté parlera-t-il ? Tout d'abord, il feint l'ignorance. Ses complices ? Il ne sait pas leurs noms. Les attentats commis avant l'attaque de la banque Chabasseur ? Il n'en a eu écho que par les journaux. Il est indubitable que le malfaiteur est lié par la loi du silence et qu'il respecte farouchement la discipline de son « milieu ».

Toutefois, si le bandit est entêté, l'excellent chef de la Sûreté oranaise, M. Freychet, ne l'est pas moins. Il passera toute la nuit à harceler de questions José Moranté. Il passera même consécutivement treize heures sans dormir : tant que, à la suite des premiers aveux du gangster arrêté, les complices lui seront amenés l'un après l'autre. Car Moranté, exténué de fatigue, a fini par « donner » les siens. Il a dénoncé Aguila Emilio, Luna Manuel, Ramon Caramente, Raphaël Beltran. A son tour, Raphaël dénonce Jésus Péralès, dit : « El-Ministro ». Puis, successivement, tous les complices désignent, chacun, deux ou trois des leurs. On parvient à dépister une trentaine de malfaiteurs qui, tous, de Domingo Garcia à Pedro Cortes, sont bientôt mis sous les verrous.

Toute la bande est espagnole. Pedro, le chef, se targue d'être l'animateur de l'organisation anarchiste de l'Afrique du Nord, qui s'est donné le nom de « Agrupacion Cultural Espanola » (Association Intellectuelle espagnole)...

De plus, le repaire des bandits est découvert. Il porte le nom de villa Bon-Accueil ! C'est un petit domaine, apparemment paisible, situé faubourg Gambetta, aux confins de la ville, dans lequel se trouvent, au fond d'un jardin en friche, des cavernes millénaires.

La police va tout droit à ces antres creusés profondément dans le sol, certaine d'y effectuer une fructueuse perquisition.

En effet ! On tombe sur un stock de mitraillettes pareilles aux terribles engins employés par les « ennemis publics » américains. On découvre des sacs de cartouches, des bafils de dynamite, tout un arsenal de revolvers, de cordons Pickford, de casse-tête de plomb, singuliers éléments de propagande intellectuelle.

Et puis, voici, dans des cavités de la roche, des bombes de dix kilos, tout amorcées !

Et encore une vingtaine de vieilles boîtes de conserves, trouées comme des écumoires, et qui servaient de cibles aux bandits, alors qu'ils « se faisaient la main » en vue de leurs prochains exploits.

Dans ces sombres cavernes du crime, il y avait de quoi mettre toute la ville d'Oran à feu et à sang.

— Nous avions, dit Pedro Cortes, tenu dans cette sûre retraite un congrès international secret, du 4 au 6 août dernier. Les travaux des délégués des associations anarchistes avaient principalement consisté à stocker du matériel...

Redoutable approvisionnement ! Les Oranais sont bien aises qu'il ait été saisi et que les dépositaires de cet attirail soient désormais hors d'état d'en faire usage.

A. MARTIN-PREVEL.

AU SERVICE



Djibouti (de notre correspondant spécial).

Les dés ont été jetés. La guerre brûle sur le front d'Erythrée et sur le front de l'Ogaden. L'Europe s'inquiète pour sa propre paix. Pour le gros public, il s'agit seulement d'un coup de force de l'impérialisme italien et d'une indignation théorique de l'Angleterre. En réalité, le débat est beaucoup plus complexe et cet éclat n'est que le déclenchement d'un mécanisme réuni pièce par pièce par des puissances obscures qui n'ont rien à voir avec les imageries populaires des soldats napolitains s'embarquant le fusil sur l'épaule et la mandoline sur le dos, ni avec Sir Samuel Hoare dénonçant à la tribune de Genève la rupture du Covenant.

L'Abyssinie sauvage, féodale, aux richesses inexploitées, est convoitée depuis longtemps par ses voisins : l'Angleterre du Soudan et du Kenya, l'Italie de l'Erythrée et des Somalies. Pendant que les deux rivaux, chacun pour paralyser l'action de l'autre et par une sorte de bluff mutuel, faisaient entrer l'Ethiopie dans la S. D. N., la rendant ainsi théoriquement inviolable, leurs diplomates, leurs agents secrets continuaient une lutte âpre, sourde et sans pitié, pour saisir les ficelles qui commandaient cette nation de marionnettes.

Il s'agissait d'acheter la neutralité ou l'alliance des ras féodaux, de les armer ou de les désarmer selon le cas, en tout cas d'affaiblir la puissance de l'empereur Haïlé Sélassié. Derrière les agents internationaux, espions doubles, aventuriers habitués des antichambres de toutes les polices, se dressaient les puissances formidables des marchands et des trafiquants d'armes et d'une certaine finance, tous ces mystérieux n'ayant qu'un idéal, qu'un but, qu'un métier, tous depuis le plus petit indicateur de légation jusqu'au magnat de l'acier à canon étant au service de la guerre.

On a publié, on publie encore des livres, des articles, de pseudo documents sur les services d'espionnage. Au service de la guerre, la loi du silence est toujours respectée. Il faut vraiment qu'un hasard donne à l'information le bout d'un fil qui lui permette de remonter jusqu'à un document ou un témoignage.

Il y a quelques jours, nous achevions de diner ensemble, un fonctionnaire du quai d'Orsay, un officier d'état-major et moi. L'officier, le capitaine Z..., après avoir été longtemps officier de renseignements en Syrie, venait de passer trois années en Somalie française et il ne se cachait pas d'avoir eu, pendant cette période, à envoyer à Paris, rue Saint-Dominique, plus de messages chiffrés directement orientés sur les services du Deuxième Bureau que de rapports « subséquents » sur la mortalité des mulets de troupe.

Naturellement, nous parlions de la guerre. — A présent, m'expliquait le capitaine Z..., le grand homme de l'Intelligence Service, depuis longtemps déjà en Afrique Orientale, c'est celui que les Musulmans appellent Abdallah, les Abyssins Soleiman Kahr, et que la « gentry » de Londres, où il est fort reçu quand il n'est plus un ou deux mois par an qu'un simple lieutenant d'artillerie, connaît comme le baronnet Herbert Moore. Et, à propos de Moore, je connais quelqu'un qui peut peut-être vous fournir en anecdotes sur le personnage. C'est un Français, un assez pauvre type, mais qui a été mêlé à une aventure étonnante. Je l'ai connu à Djibouti. Il sortait de l'hôpital, il était sans ressources, sans forces, sans papiers. Il est venu me voir. Je l'ai fait rapatrier.

— Il a connu Abdallah ? Il l'a vu à l'œuvre ?
— Oui. Il ne pourra vous donner qu'un aspect du problème. En tout cas, je garantis l'authenticité de son histoire.



Pujol est devant moi. A vrai dire, il ne s'appelle pas Pujol, mais porte un nom français aussi plat, aussi anonyme. C'est une loque. Cet homme d'un mètre quatre-vingts doit peser dans les cinquante kilos. Il s'appuie sur une canne. Ses vêtements flottent autour de ses membres. Son visage est une tête de mort sur laquelle est collée une peau jaune. Il s'assied, refuse boisson, cigarette. Et ce spectre est content, il est ravi d'être vivant, d'être là, à Paris, en sûreté. Quand il raconte, toutes les minutes il murmure « quelle histoire ! ». Il n'était vraiment pas fait pour le métier qu'on voulait lui faire faire.

Et voilà, dépouillée, recoupée, l'aventure de Pujol. Pujol, depuis dix ans, fait du commerce entre la France et l'Egypte. Le principe est fort honorable. Le détail l'est beaucoup moins, au moins pour certains esprits. Pujol importe au pays du roi Fouad des femmes et de la cocaïne. Les unes, souvent, portant l'autre.

Pujol est sérieux. Il fréquente à peine et avec répugnance le milieu, a quelques amitiés dans les polices de Marseille, de Gênes et d'Alexandrie. Il est heureux. Il y a quatre mois, on commença à parler d'une expédition italienne en Ethiopie. Les transports commencèrent à débarquer des milliers et des milliers d'alpini, de bersaglieri sur la côte d'Erythrée. Pujol se dit : « Que d'hommes sans femmes ! » Et il commença des démarches pour pouvoir aller faire du commerce, sans définir quel genre de commerce, en Erythrée.

Ses amis généroses lui obtinrent ça. Sans le savoir, Pujol venait de s'introduire de force et imprudemment dans un cercle bien fermé, de se mettre au service de la guerre.

Il se préparait à partir pour aller établir ses bases. Et c'est alors, un soir, au Caire, que l'engrenage le prit. Pujol, cossu, dînait au « Shepherd », qui est probablement le plus bel hôtel du monde. Il ne peut plus se souvenir après quelle suite de hasards ou de manœuvres il se trouva installé sur la terrasse, à la même table que trois gentlemen anglais, en habit, et une femme, en robe du soir, belle comme il convient. Pujol était ravi d'être traité d'égal à égal. L'un des hommes était gros et rouge ; l'autre sec et silencieux ; le dernier était un jeune homme blond au visage doux. Ils riaient en buvant du champagne. Alors, brusquement, le jeune blond dit à Pujol :

— Vous allez en Erythrée pour y vendre des femmes à soldats ?

Pujol n'était tout de même pas tombé de la dernière pluie. Il posa tranquillement son verre, s'enfonça dans son fauteuil et attendit l'attaque. Les deux autres Anglais et la femme ne riaient plus.

— Voilà, dit l'Anglais blond. Vous avez des amis en Italie et un laissez-passer de commer-

l'épaule de Pujol. Il se retourna et vit un officier qui lui faisait signe de le suivre.

Sartoni était un Piémontais au dur visage coupé par un éternel sourire ironique. Il tint ce langage à Pujol :

— Vous êtes envoyé ici par les Anglais, ne niez pas. Je vous propose d'entrer dans nos services sans cesser de laisser croire aux Anglais que vous êtes un de leurs agents. Bénéfice : vous toucherez des deux côtés et, surtout, nous vous faisons grâce. Signez ce papier dans lequel vous reconnaissez que vous êtes un de nos indicateurs, ceci pour que nous puissions vous brûler si vous essayez de nous tromper.

— Et que devrais-je faire ? demanda Pujol qui ne trouvait plus l'aventure drôle.

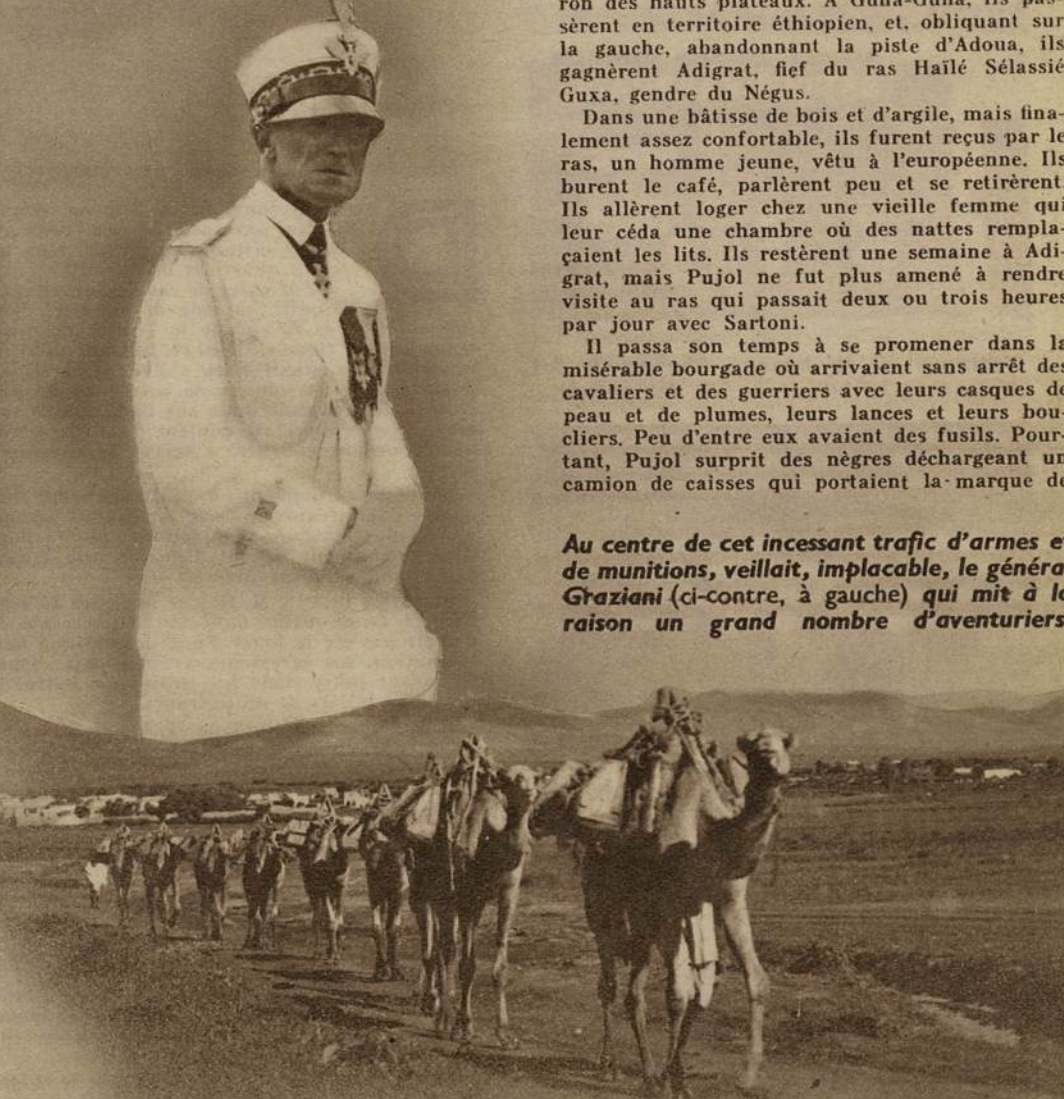
— Rien de compliqué pour le moment. Venir avec moi.

Le jour d'après, le capitaine Sartoni et Pujol quittaient Asmara. Tous les deux étaient à cheval et vêtus comme des commerçants européens. Il faisait une chaleur effrayante ; les bêtes avançaient lentement dans les broussailles roussies, puis dans les premiers défilés de l'extrême éperon des hauts plateaux. A Guna-Guna, ils passèrent en territoire éthiopien, et, obliquant sur la gauche, abandonnant la piste d'Adoua, ils gagnèrent Adigrat, fief du ras Haïlé Sélassié Guxa, gendre du Négus.

Dans une bâtisse de bois et d'argile, mais finalement assez confortable, ils furent reçus par le ras, un homme jeune, vêtu à l'européenne. Ils burent le café, parlèrent peu et se retirèrent. Ils allèrent loger chez une vieille femme qui leur céda une chambre où des nattes remplaçaient les lits. Ils restèrent une semaine à Adigrat, mais Pujol ne fut plus amené à rendre visite au ras qui passait deux ou trois heures par jour avec Sartoni.

Il passa son temps à se promener dans la misérable bourgade où arrivaient sans arrêt des cavaliers et des guerriers avec leurs casques de peau et de plumes, leurs lances et leurs boucliers. Peu d'entre eux avaient des fusils. Pourtant, Pujol surprit des nègres déchargeant un camion de caisses qui portaient la marque de

Au centre de cet incessant trafic d'armes et de munitions, veillait, implacable, le général Graziani (ci-contre, à gauche) qui mit à la raison un grand nombre d'aventuriers.



chant pour la Cour militaire. De plus, vous êtes Français. Je peux vous proposer quelque chose de moins compliqué et plus rémunérateur que le trafic des femmes.

Dix jours après, Pujol débarquait à Massaoua. Il avait l'apparence du plus honnête des commerçants et avait avec lui une camelote à vendre aux soldats, qui allait de lunettes fumées à la bouteille Thermos, en passant par l'accordéon et l'album de cartes postales. Le lendemain, il prenait l'horrible petit train qui conduit à Asmara. Asmara n'était déjà plus qu'un camp : les tentes se dressaient à perte de vue autour de la ville, les avions tournaient sans cesse dans le ciel, les canons, les camions, les tanks défonçaient les rues de terre battue...

Le jour, il rôdait de camp en camp, vendant sa camelote, interrogeant les soldats (il parle l'italien comme le français) ; il s'intéressait surtout aux groupements indigènes, aux cavaliers askaris enrégimentés sous la croix de Savoie, se glissant dans leurs tentes, s'inquiétant de leur moral.

Au bout de huit jours, un matin, à l'aube, il se réveilla brusquement en entendant du bruit dans sa chambre. Deux sous-officiers italiens étaient tranquillement en train de fouiller ses bagages. Pujol bondit hors de son lit. Les autres lui ordonnèrent de s'habiller et de les suivre. Une heure après, il était introduit dans un bureau aux murs blanchis à la chaux, meublé d'une table, de deux chaises de rotin, avec des cartes collées partout. Devant la table, il y avait un homme au visage recuit, à la bouche mince : c'était le général Graziani, un des grands colonisateurs de l'Italie, le vainqueur de la Cirénaïque, l'homme le plus dur, le plus intelligent que les Italiens aient jamais envoyé en Afrique. Il regarda Pujol.

— Vous êtes un espion. Nous vous surveillons depuis votre arrivée. Je n'ai pas de temps à perdre à discuter. Vous êtes à notre merci ; vous allez suivre le capitaine Sartoni. Si vous ne vous entendez pas avec lui, tant pis pour vous.

En même temps, une main se posait sur

Vickers, la fabrique anglaise de mitrailleuses. Il s'empressa de le signaler à Sartoni qui se mit à rire :

— Je sais : c'est un joli coup, si nous réussissons. Les Anglais fournissent des armes à Guxa et Guxa est notre ami. Quand la guerre éclatera, il se joindra presque sûrement à nous en abandonnant son beau-père. Et voilà d'ailleurs ce que j'attends de lui. Vous allez rejoindre le rendez-vous que vous ont donné les Anglais, et leur faire votre rapport. Ce rapport, je le rédigerai. Il faut que les Anglais croient que le ras Guxa a changé d'avis, qu'il restera fidèle au Négus. Il faut que les Anglais continuent à le ravitailler et à le payer. Si vous bougez, si vous essayez de me trahir, je vous brûle aux Anglais et, d'un côté ou de l'autre, il vous arrivera malheur !

Sartoni et Pujol revinrent à Asmara. Pujol, seul, partit pour Massaoua, où il prit un caboteur qui lui fit descendre la Mer Rouge, gagner le golfe d'Aden et le déposa à Berbera, en Somalie anglaise, où il avait son rendez-vous d'agent secret, selon la consigne reçue au Caire.

Au gouvernement militaire, il demanda l'officier dont il avait l'indicatif, et fut en présence d'un lieutenant qu'il ne connaissait pas.

Il lui donna son rapport. L'officier le lut, le serra dans un tiroir, sans un mot de commentaire, et dit à Pujol :

— Puisque vous êtes là, je vais vous donner une mission d'un genre différent. Une caravane part demain pour apporter des armes à un ras de l'Ogaden, au sud d'Harrar. Vous partirez avec cette caravane. En cas de coup dur, d'indiscrétion, votre neutralité vous couvrira.

Bien armés, les caravaniers partirent. Un soir, ils s'arrêtèrent dans un village qui s'appelle Cunih. Ils campèrent à l'entrée de la bourgade ; mais, au milieu de la nuit, le guide vint réveiller Pujol.

— Quelqu'un qui vient d'arriver veut te voir.

— Qui ?
— Il s'appelle Soleiman Kahr.
Pujol connaissait de nom le grand agent de

... DE LA GUERRE

l'Intelligence Service, il se leva, suivit l'Issa. Le village était endormi, mais la lueur d'un photophore brillait dans une cahute.

Sur le sol de sable, une caisse était posée qui portait comme une table la lampe et des papiers.

Sur une caisse plus petite, un homme était assis qui portait le costume des indigènes, le long pantalon serré aux chevilles nues, le court burnou de coton blanc.

Il leva la tête. Il avait le teint brûlé, les plis de la fatigue autour de la bouche, mais toujours ses yeux d'enfant et ses cheveux blonds. C'était son jeune gentleman du Caire.

Soleiman Kahr versa, d'une bouteille Thermos, deux tasses de café et dit d'un ton las, sans regarder Pujol en face :

— J'ai vu votre rapport. Quelle est cette histoire ? Je serais bien étonné si Guxa abandonnait sa politique italienne. Les Italiens me l'ont soufflé, c'est entendu, on n'a pas à y revenir, je l'abandonne. La nouvelle que vous nous apportez est à peu près invraisemblable.

— Pourtant, dit Pujol, c'est ce que j'ai vu et entendu.

Cette fois, Soleiman leva la tête et regarda Pujol sans dire un mot, droit dans les yeux, avec tranquillité. Il y eut cinq minutes de silence terrible. Et alors Pujol sentit la peur s'introduire en lui, l'envahir, une angoisse insurmontable le serrer à la gorge. Il jeta vers Soleiman les mains en avant et lâcha son papier, raconta tout : son arrestation, le papier signé, la visite au ras Guxa...

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? supplia Pujol.

— Plus rien, mon Dieu ! On va vous remettre sur la route du chemin de fer de Djibouti, Je vous conseille de rentrer en France.

— Mais ils vont me tuer !... Vous me protégez, hurla Pujol.

— Je vous mettrai sur la route de Djibouti, répéta Soleiman avec lassitude.

Pujol réussit, en effet, à gagner Djibouti. Mais il y arrivait à peine qu'une maladie étrange le clouait à l'hôpital. On le soigna pour la dy-

senterie amibienne, pour le paludisme. On crut un moment qu'il avait le choléra. Au bout d'un mois, il fut sauvé par miracle, vieilli de vingt ans, cadavre qui marchait. C'est alors que, toujours terrorisé, il alla voir le commandant français Z... et, une fois de plus, fit sa lamentable confession. L'officier fit son rapport et le fit rapatrier.



Pujol est rentré en France depuis deux semaines. Il en a encore pour longtemps avant de se remettre, et il reste sous l'angoisse du châ-timent.

Il ne peut pas croire que l'engrenage, l'inférieure machine au service de la guerre, est lâché. Il évoque, en tremblant, cette côte inhospitalière des Somalies, rendez-vous séculaire des trafiquants d'esclaves et des contrebandiers d'armes, surnommée maintenant la « Côte des Espions ».

Tous les aventuriers, tous les hors-la-loi qui vivaient là de trafic illicite sont aujourd'hui au service de l'un ou de l'autre des adversaires. Cette « mafia » d'un nouveau genre étend son réseau mystérieux, ses ramifications occultes sur la zone brûlée, décolorée par le soleil, de l'Erythrée et de l'arrière-pays abyssin. Elle a ses repaires secrets derrière les montagnes dentelées qui protègent Tajura et Obokh. Et le pays lui-même — ces plateaux abrupts creusés de ravins vertigineux, ces marécages infestés de fièvres, ces déserts infinis aux chaleurs mortelles — semble avoir été créé pour offrir au goût de la ruse et du risque un décor exceptionnel...

Les plus courtes missions prennent des semaines, des mois... Et c'est au plus offrant qu'obéissent tous ces mercenaires de la mort et de la trahison...

L'un des plus notoires est Mme Vezera Manen, surnommée la Mata-Hari noire, que le Négus vient de décorer de l'ordre de « l'Etoile Ethio-pienne », à Addis-Abeba.

C'est le fameux colonel Lawrence qui avait surnommé Mme Vezera Manen la « Mata-Hari noire », et l'*Intelligence Service* a plus d'une fois eu recours à l'espionne de couleur.

Il avait commencé par exporter des femmes et de la drogue sur l'Abyssinie, mais il était bientôt devenu un espion du ras Guxa (ci-dessous).



Pour les services qu'elle a rendus au Négus, Mme Vezera Manen (à droite) est décorée de l'ordre de « l'Etoile éthiopienne »

Mme Vezera Manen se distingue par une très grande beauté et par une intelligence remarquable, intelligence qui, d'ailleurs, fut en grande partie formée par Lawrence, son éducateur.

Elle fit la connaissance de ce dernier au cours des premières années de la grande guerre, lorsqu'il n'était encore qu'un modeste agent de l'*Intelligence Service* et qu'il avait été envoyé en mission en Abyssinie.

Il y fut mêlé à de fort graves événements. L'empereur Sidji-Jassu, qui régnait à cette époque et qui était le dernier neveu de Ménélik, était en train de négocier avec l'Allemagne, avec laquelle il se préparait à signer un traité secret concernant le lac Tsana. Lawrence, qui en eut vent, chargea la belle espionne noire de s'emparer du texte du traité. Mme Manen réussit à se faire inviter à la Cour, où elle joua à la perfection le rôle classique de la séductrice. Le premier ministre s'en éprit follement; elle lui fit fumer de l'opium et obtint sans difficulté, de ses mains, le document secret. Averti à temps, le gouvernement britannique empêcha la conclusion du traité.

Peu après, Mme Manen s'établit en Europe, et l'on n'entendit plus parler d'elle jusqu'à l'incident de Oual-Oual; dès que les premières frictions eurent lieu entre l'Italie et l'Abyssinie, la belle espionne rentra dans son pays. Pour y parvenir, elle dut traverser les lignes italiennes (les troupes étaient déjà rassemblées sur la frontière); elle se déguisa en mendiante, vieille et bossue, et personne ne reconnut, sous ses affreux haillons, une des plus belles aventurières du monde.

Aussitôt arrivée, l'espionne remit au Roi des Rois des informations fort précises sur l'armée italienne.

Peu après, on la vit à Genève. A ce moment, les Italiens avaient réussi à dérober un autre document secret (c'est du moins ce que l'on affirme dans les milieux compétents). L'espionne noire s'élança sur la piste et, quelques jours plus tard, elle parvenait à mettre la main sur

le document dérobé qu'elle remit sans tarder au gouvernement abyssin.

Et mille autres agents de moindre envergure se sont ainsi mobilisés au service de l'un ou de l'autre belligérant. Souvent, hélas ! des deux à la fois !

Ce travail, ce combat souterrain, a déjà donné des résultats : ces désertions parmi les troupes indigènes italiennes; ces bandes armées qui, venant du Tigré se présentent aux avant-postes de l'envahisseur pour offrir leur soumission, n'ont d'autre origine que l'action de cette guerre invisible. Si l'Italie s'efforce de ne laisser à l'arrière de ses troupes que des tribus conquises et pacifiées, on peut aisément penser que les agents de l'Abyssinie feront tout pour rompre cette paix.

La victoire d'une guerre coloniale, plus que celle de tout autre guerre, appartient à l'Argent.

On ne compte plus, en Abyssinie, les Européens qui, soupçonnés d'espionnage, ont été expulsés. Et déjà, les dépêches parvenues de là-bas ont transmis la nouvelle des premières exécutions : l'autre jour, plusieurs Somalis italiens ont été arrêtés dans la région de Tomsa où ils tentaient de provoquer des défections dans les rangs abyssins. Ils étaient tous porteurs de grosses sommes d'argent. Ils ont été passés par les armes séance tenante.

A Djibouti même, les agents secrets pullulent et il serait bien difficile de les distinguer des candides et véritables touristes. Certains sont bavards et cordiaux. D'autres sont silencieux et fermés. Parfois, l'un d'eux disparaît mystérieusement quelques jours. On dit de lui que ses « affaires » l'ont appelé plus loin... Ce sont les *businessmen* de Judas.

... Pujol n'a plus jamais entendu parler du capitaine Sartoni, ni de Soleiman Kahr.

Mais c'est le lendemain du jour où il m'a raconté son histoire que les journaux ont annoncé comment le ras Haïlé Sélassié Guxa, genre du Négus, était passé aux Italiens avec une partie de ses troupes et ses armes.

John BERBY.

MACHINES DE MORT



En Amérique comme en France, l'auto multiplie les effets maléfiques sur le destin des femmes.



Certains taxis gardent une réputation sinistre. Ainsi, celui qui présida à la fin encore inexplicable de Philippe Daudet. On en trouve un aussi étrangement mêlé à l'affaire Almazian. Et quel chauffeur sait si la malle que son client lui confie ne contient pas un cadavre ?

L'auto de luxe, elle, produit plutôt ses effets maléfiques sur les amours. On en a vu, des vies imbecilement brisées parce que l'Hispano ou la Rolls d'un ami était apparue dans l'horizon d'un couple. Et ce n'est pas seulement au cinéma et dans la comédie dramatique que ces drames se produisent. Il n'est pas de semaine non plus où, par la faute d'une auto, n'advient une mésaventure à une jeune fille. L'histoire est toujours de la plus grande banalité. Parfois, elle a des variantes. Une jeune fille fait connaissance de jeunes gens à automobile. Inviter à brûle-pourpoint la jeune fille à faire une randonnée ne réussit pas à tous les coups. Il y a encore des jeunes femmes chez lesquelles la benzine n'a pas encore les effets du porto. L'ingéniosité de nos gentlemen se réveille et, en causant, ils en viennent, sous l'aspect d'une partie amusante, à offrir à la jeune femme une leçon de conduite — si l'on peut dire ! La jeune fille trouve l'idée séduisante et se laisse alors entraîner. L'auto part. On rit. Boum ! Catastrophe. Il y a de la tôle en pagaille. Les deux gentlemen prennent la fuite, les agents arrivent et cueillent l'élève abandonnée. L'auto avait été volée. Ça ne se termine pas toujours aussi bien. Quand l'affaire se conclut dans le tréfonds des bois d'Ile-de-France, il y a d'autres fins possibles : le viol avec abandon sur l'asphodèle à l'ombre des hiboux ; le vol ; parfois, le crime. On se raconte encore à ce sujet l'histoire de cette riche Américaine qui, se promenant sur le boulevard de la Madeleine, se laissa séduire par deux charmants jeunes hommes, armés d'une voiture très sport. La fin de cette aventure, engagée sous le signe du flirt, fut des plus lamentables, et le petit matin vit revenir à son hôtel une splendeur yankee épuisée, non point d'ivresses amoureuses, mais bel et bien de terreur.

Mais ne rions point des femmes. Les hommes ne sont pas insensibles au charme d'une belle amazone moderne qui a lâché le pur-sang pour le cheval-vapeur. Quelle griserie n'est-ce point que de se voir inviter par une femme charmante et de partir avec elle à bord d'une six-cylindres, dans une aventure galante. Sait-on si on n'a pas affaire à quelque femme du monde en mal de vice ?

Deux amazones de ce genre poursuivies par la police mirent tout Paris en émoi, depuis la rue de la Paix jusqu'à Saint-Cloud en revenant par le Point-du-Jour et les Invalides, en une course endiablée, esquivant les balles des agents qui tiraient comme dans un film de Cagney, et renversant ceux des membres du service d'ordre nocturne qui tentaient de s'opposer à leur passage. On n'avait jamais vu pareil sport. Mais on dit que, déjà, la section motorisée de l'amour vénal se sent plus particulièrement tentée par les aérodromes.

(A suivre.)

Albert SOULLILLOU.



La voiture de Bonnot inspira aux foules parisiennes une véritable terreur.

I. — L'AUTO

REFUSER d'accorder sa place au fait divers, c'est refuser de voir la vie. Les hommes de notre siècle, qui gardera le nom de siècle du machinisme, ne peuvent que se rendre compte de la part que les machines prennent de plus en plus dans la chronique sanglante du monde.

C'est bien par l'automobile que l'industrie intervient le plus dans les passions néfastes des humains. Elle y met de la variété.

Cette semaine, un jeune industriel lyonnais, Pierre Canazandotti, a essayé de se venger de sa femme non pas à coups de couteau, ce qui eût été trop vulgaire pour un homme du monde, mais à coups d'auto.

Il avait déjà plusieurs fois tenté de l'écraser sans avoir l'air de le faire exprès. Mais c'est enfin en pleine franchise que, l'autre soir, il fonça délibérément sur sa femme. Désireuse de divorcer, elle avait obtenu, rue Xavier-Privas, un rendez-vous avec l'infortuné comparse dont l'épouse était la maîtresse officielle de Canazandotti. Or, celui-ci survint. Il avait prévenu sa femme que, si elle tentait de divorcer, il la tuerait. Ce qu'il faillit bien faire puisque, avec son auto, il la coïncra contre le mur, lui broyant le bassin.

On s'était déjà servi d'une auto comme instrument de suicide.

Un jour, sur la Côte d'Azur, à la Corniche d'Èze, une Américaine désespérée se lança à fond de train dans le vide. Des débris de fer, on ne retira que des débris de chair.

Des nouvelles d'U. S. A. nous ont depuis longtemps appris que l'auto est l'instrument rêvé des gangsters et des kidnappeurs. L'auto-démon du fameux Kelly semblait avoir enlevé

la palme de l'épouvante, mais Dillinger devait apparaître et parcourir les routes de l'Union, fusil-mitrailleur au poing, avec une maestria inouïe. La multiplication des tours du moteur s'accorde à merveille avec la multiplication des tours de mitrailleuse. Cent kilomètres à l'heure, cent balles à la minute.

En France, de semblables prouesses n'ont guère eu de disciples, mais on doit convenir qu'elles y eurent les plus célèbres précurseurs. Dès l'aurore de l'automobile, un esprit comme Bonnot avait su comprendre quel précieux auxiliaire elle pouvait être, et les autos de Dillinger n'inspirent pas aux U. S. A. une peur plus grande que celle que la voiture de Bonnot inspira aux foules parisiennes. Il serait aisé de démontrer que, par l'effet d'un mimétisme irrésistible, tout individu roulant à vive allure prend envie de rentrer dans les gens qu'il rencontre comme dans des quilles, ou prend envie d'avoir en main une arme mirifique et de démolir les populations alignées. Or, en tenant compte du progrès constant de l'automobile, de Bonnot à Maucaer, on est obligé de constater qu'alors qu'en Amérique il y a eu continuité de progression et de perfectionnement du crime à « auto armée », en France, il y a un trou immense. L'explication en est simple. Ce que l'on peut appeler la jeunesse mécanique qui aurait pu fournir à l'armée du crime motorisée le contingent d'émérites mécaniciens mitrailleurs, a été stérilisée dans une proportion beaucoup plus forte en France qu'en Amérique parce que dirigée dans des formations militaires d'aviation, de tanks et d'autos-mitrailleuses qui ont eu continuellement, depuis 1914, l'occasion de s'occuper, tant pendant la guerre qu'au Maroc. On objectera que l'Allemagne n'ayant pas droit, depuis des années, aux armements, aurait dû, si notre thèse était juste, être infestée de bandes de chauffards-mitrailleurs. Erreur ! car jamais en Allemagne l'automobile n'a atteint à un développement, même de loin, comparable à celui qu'on lui voit en France. De plus, même dans ses crimes, l'Allemand demeure complexe. L'idée de tuer provoquée par simple trépidation de moteur ne peut lui être un aliment criminel suffisant. Il peut l'être à des Français qui se demandent toujours après coup pourquoi ils ont tué et en restent comme deux ronds de flan.

J'ai évoqué tout à l'heure l'attaque du bureau de poste de Saint-Barnabé, par la bande Maucaer. C'est surtout à Marseille qu'est pratiquée l'attaque fulgurante à l'aide d'automobile. La ville est vaste, ses banlieues très étendues, les nuits aussi peuplées que les jours ; donc, l'action par surprise s'impose toujours, ainsi que les garanties de fuite rapide que facilitent aux voitures de larges avenues rejoignant des îlots pleins de petites rues en dédale. Mais les automobiles sont d'excellents indices

pour la police et les arrestations deviennent parfois aussi rapides que les coups de main.

A titre d'instrument complice, c'est dans des affaires comme l'assassinat de Wall, par Guy Davin, comme les crimes de Bonnet, comme la disparition de Quémeneur, que l'auto a su se distinguer.

Elle peut être cause, au lieu d'instrument, Il ressort nettement de l'enquête que ce sont les difficultés d'achat d'une voiture qui provoquèrent le choc déterminant de l'assassinat de son père, par Violette Nozière, quels que pussent être, par ailleurs, les mobiles psychologiques et physiques.

Mais il est donné aussi aux autos de tenir des rôles plus compliqués, comme cela s'est produit dans l'affaire Boutet dont retentit toute la Normandie. On se souvient que Mme Boutet, femme ardente, flamba avec sa voiture au cours d'un incendie longtemps inexplicable qu'on avait mis sur le compte de son ami Falcou. Il apparut enfin que la police d'assurance de la voiture avait quelque rôle dans le drame et que Mme Boutet n'était pas si étrangère que cela à l'incendie de sa voiture.

Plus souvent, l'auto n'est que le lieu du drame, mais un lieu qu'on transporte avec soi. C'en est le lieu idéal, car, mobile, il peut emmener un conflit en toute zone déserte que l'on a choisie. L'Amérique bat les records du genre. Elle y joint souvent l'horreur. On se rappelle que plusieurs voitures y furent soudain, en pleine nuit et en pleine campagne, transformées en torches. On retrouvait généralement une femme calcinée. On découvrait aussi qu'elle n'était point partie seule. Un jour, sur les bords du Potomac, on retrouva une Ford abandonnée. Dedans, il y avait une jeune morte. C'était la propriétaire même de la voiture. Avant qu'elle parlât de Washington, on avait vu un homme tourner autour d'elle. Il y avait du sang dans la voiture. Trois balles avaient percé le corps charmant. Le crâne était défoncé. La jeune femme semblait avoir été violée mourante. De l'homme, on ne retrouva qu'un gant de peau de porc. Par terre, on aperçut des dents, une, deux, trois, quatre. On prit peur de les compter toutes. Une à une, elles avaient été arrachées de la mâchoire inférieure de la jeune fille.

Sans atteindre toutefois à cette sauvagerie, une scène se rapprochant du genre endeuilla une aube de Paris. Avenue du Bois, un corps de jeune fille avait été jeté d'une auto. Elle prit juste, pour mourir, le temps d'arriver à l'hôpital. Elle était jolie, s'appelait Yvonne Desvignes, était bonne chez des bourgeois de Passy, avait, du côté de l'avenue de Wagram, fait connaissance de jeunes danseurs, s'était laissée reconduire chez elle dans leur voiture, avait vu qu'ils prenaient une autre direction : le Bois. Ils essayèrent de la maîtriser. N'y parvenant, de rage, ils la poussèrent par la portière ouverte.

Le rôle de l'auto est, à Paris, aussi considérable dans le fait divers qu'il l'est dans l'amour. Il est évident que, pour ne parler que des taxis, des couples peuvent y faire ce qu'ils ne sauraient faire en tandem ou en autobus. On a pris aussi l'habitude de s'y suicider.

BON-NATUREL-SAIN

BYRRI

PARFAIT TONIQUE

CONSULTATIONS GRATUITES

pour vos ennuis, pour vos peines,
pour toutes difficultés

Consultez le Professeur DJEMARO,
Doyen des Astrologues de France.

GRATUITEMENT, il vous révélera votre destinée, vous renseignera sur affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc... Il vous dira vos chances, vos espoirs, et vous indiquera comment améliorer votre vie. Grâce à lui et au merveilleux Talisman qu'il offre gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Des milliers d'attestations authentiques sont exposées à ses bureaux, où le meilleur accueil vous est réservé.

Le Professeur DJEMARO, établissant personnellement et scrupuleusement l'Horoscope de chacun de ses clients, ne peut satisfaire qu'un nombre limité de consultants : c'est pourquoi il ne répond qu'aux demandes accompagnées de 2 francs en timbres, pour frais d'envoi discret et d'écritures. (Etranger : 4 francs.)

Envoyez vos nom, prénoms, date de naissance, adresse (si vous êtes madame, donnez votre nom de demoiselle), et vous recevrez, sans aucun engagement de votre part, un Horoscope d'essai, qui vous édifiera sur la valeur scientifique du plus ancien Astrologue de France qui, pour les services rendus à l'humanité, a été nommé Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite Humain.

PROFESSEUR DJEMARO, Service VH,
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).
Bureau fondé en France en 1921.



Montre pour LE TRAVAIL

Boîtier de Chasse
en métal chromé

39 FR.

en métal
KOMLOR

imitant l'Or

à s'y méprendre

59 FR.

Entretien gratuit,
garanti 5 ans

EV LYNDIA, Morteau près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette, 75

Metro Cadet Ouvert aussi le Samedi après-midi



CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité
au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale
d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

LES VRAIS SECRETS de la puissance et de
l'amour mis au pouvoir
de l'homme et de la femme : 3 fr. 50. Pour plaire, se
faire aimer : 17 fr. Pour ramener l'infidèle 10 fr. Pour
connaître l'avenir par l'astrologie : 50 fr., les cartes :
10 fr. Voyance : 20 fr. La science du bonheur et du
succès, par l'utilisation des forces Radio-Actives :
17 fr. Catalogue franco. L'INITIATEUR A VIESLY
(Nord).

SPIRITISME magnétisme, clé du suc-
cès pour vaincre timidité,
anxiété, pour parler avec les morts, trouver
choses cachées, sourcier, télépathie, ar. ré-
ponse de clairvoyance, santé, horoscope des-
tin, amour, etc. Vous recevrez tout. Ecrire
aujourd'hui à LUCE, Boite postale, 7, Nice.
Joindre 1,50 timbres pour réponse.

Vente directe du fabricant
aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

"COUCOU"

La Joie
de vos Enfants

Pendulette bois rustique
Sculpté dans la masse
Réglage garanti par
balancier compensateur

30 FR.

Coucou chantant

46 Fr.

E.V. LYNDIA

MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette



Pour la Publicité
dans DÉTECTIVE

S'adresser à
H. DELLONG
1, Rue Lord-Byron
Balzac 33-91

LE BAIN INTESTINAL

C'est la cure efficace de la constipation ! dit
le docteur Henri Rajat.

L'éminente revue médicale le XX^e siècle il-
lustré a publié dernièrement, sous les auspi-
ces du docteur Henri Rajat, ancien directeur
du Bureau municipal d'hygiène de Vichy, un
article spécialement consacré au traitement de
la constipation par le bain intestinal (Entéro-
Cure).

Après avoir expliqué comment la constipa-
tion (embarras du côlon par les déchets de
la digestion) exerce une influence néfaste sur
tous les autres organes, après avoir montré
quels troubles résultent de l'auto-intoxication,
ce phénomène rencontré si fréquemment, le
docteur Rajat signale à tous ses jeunes col-
lègues l'énorme progrès réalisé par le bain
intestinal, dans la lutte contre la constipa-
tion.

« Méthode naturelle, dit-il, sans contre-indi-
cation possible, qui supprime l'emploi de
toutes drogues et rééduque les muscles de
contraction, rendus inertes par l'inaction. » Et
il conclut : « Avant de fournir un diagnostic
quelconque, vérifier toujours l'état intestinal
de votre malade. N'oubliez pas que la consti-
pation est la base de la plupart des trou-
bles que vous êtes appelés à guérir. »

Toutes les maladies d'épiderme, par exem-
ple : acné, furonculose, herpès, eczéma, etc...
tous les troubles articulaires : arthrite, goutte,
rhumatismes, de même que la colibacillose si
funeste, sont dus à une intoxication interne
(auto-intoxication), conséquence de la consti-
pation.

Traiter ces maladies extérieurement ? Peine
perdue ! C'est la cause même qu'il faut com-
battre, et c'est là que le bain intestinal joue
un rôle de premier plan. Le bain intestinal
que le malade peut aisément pratiquer sans
aucune aide, seul chez soi, est un merveilleux
régulateur de toutes les fonctions. C'est éga-
lement le meilleur agent de combat contre les
maladies de la nutrition : entérite, colites,
obésité, etc...

Son action est décrite au cours d'une bro-
chure de prophylaxie intestinale intitulée :
« L'Hygiène de l'intestin », éditée par le cen-
tre d'Entéro cure (section M.), 9, fg Saint-
Honoré, Paris, et qui est envoyée gratuite-
ment à tous ceux qui en font la demande.
(Joindre 1 franc en timbres, pour frais d'en-
voi.)

UNE DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE !

La pousse des cils scientifique

PAS DE BEAUTE SANS BEAUX YEUX,
PAS DE BEAUX YEUX SANS DE BEAUX CILS
PAS DE BEAUX CILS SANS « NAYIKA ».

Il est indiscutable que de beaux yeux om-
brés de longs cils constituent le principal élé-
ment de la beauté d'un visage. Or, s'il existe
de nombreux produits pour farder les cils, UN
SEUL, LE NAYIKA, les fait réellement pousser.
A base de sucres de plantes, LE NAYIKA fait pou-



ser les cils plus longs, plus nombreux et plus
brillants, grâce à son action vivifiante sur
leurs glandes. LE NAYIKA a en outre l'avant-
age de donner aux yeux un éclat incompara-
ble. Les plus célèbres artistes du théâtre et
de l'écran sont unanimes à reconnaître les ré-
sultats merveilleux qu'elles ont obtenus avec le
NAYIKA.

LE NAYIKA,
QUI N'EST PAS UN COSMETIQUE,
A UN EFFET REEL GARANTI.

Prix du flacon : 18 francs. En vente dans
toutes les bonnes maisons. Si votre fournis-
seur habituel en manque, écrire AUX LABO-
RATOIRES NAYIKA, Service D, 4, rue Paul-
Dupuy, Paris (16^e).

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments.
Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALUT, PARIS-17^e

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Très grandes facilités de paiement

TOUS NOS AVANTAGES HABITUELS
Très grandes facilités de paiement — Transport
gratuit à domicile dans toute la France —
Reprise en compte de vos vieux meubles —
Garantie illimitée — Remboursement du voyage.
CADEAU à tout acheteur.



La
**GRANDE MAISON
d'AMEUBLEMENT**

BON Une seule adresse
67 Boulevard 67
SEBASTOPOL 67
ANGLE DE LA RUE ETIENNE MARCEL
METRO: ETIENNE MARCEL - PARIS

Mêmes modèles dans nos succursales :
REIMS 70 et 78, Rue de Veste
LE HAVRE 55, Boulevard Foch, 55
167, Cours de la République

FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER
par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'édition un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90



DETECTIVE

MACHINES DE MORT

Avec la vie moderne, un nouveau genre de meurtres est né : on tue maintenant à coups d'auto. C'est le procédé dont vient d'user, cette semaine, un industriel de Lyon.

Page 14, le début d'un étonnant reportage d'Albert SOULILLOU